3

ASCENSION

DU DOCTEUR EDMUND CLARK ET DU CAPITAINE MARKHAM SHERWILL

A LA PREMIÈRE SOMMITÉ

DU MONT BLANC,

LES 25, 26 ET 27 AOÛT 1825.

RELATION ADRESSÉE A L'UN DE SES AMIS

PAR

LE CAPITAINE MARKHAM SHERWILL.

Traduit de l'anglais par ALEXANDRE P......R.

1827.

MELUN, IMPRIMERIE DE MICHELIN.

AU CAPITAINE MARKHAM SHERWILL.

C'EST à votre obligeante amitié que je dois la connoissance de la langue de Pope *et de* Shakespear, *et c'est en traduisant un de vos écrits, que j'ai tenté de faire passer dans notre langue, la relation de votre intéressante et courageuse exploration, en même temps que la noble simplicité de votre style. Je suis loin de me flatter d'avoir obtenu ce résultat plus facile à atteindre, pourtant, que le sommet du* Mont Blanc ; *mais le seul, auquel j'attache quelque prix, est de vous offrir un foible tribut de reconnoissance : Recevez-le de l'amitié...*

ALEXANDRE P . . . . R.

PRÉFACE.

Plusieurs mois s'étoient écoulés depuis mon ascension au sommet du Mont Blanc avec le Docteur Edmund Clark, sans que je me fusse déterminé à faire imprimer ces Lettres, dont la lecture peut, tout au plus, convenir à quelque voyageur qui, en visitant la vallée de Chamouni, auroit une demi-heure de loisir à y consacrer. J'y fus enfin décidé par le désir de procurer quelque bénéfice à nos guides, par la vente d'un certain nombre d'exemplaires que je mettrois à leur disposition pour l'été prochain. Nous avions eu tant à nous louer de leur courage, que je me crus heureux de pouvoir ainsi ajouter quelque chose au salaire qu'ils avoient reçu de nous, pendant notre séjour au Mont Blanc.

Déjà, lors de ma seconde visite à Chamouni, vers la mi-octobre, j'avois demandé à Coutet et au guide-chef, si leurs camarades étoient contents de ce que nous leur avions donné : Parfaitement contents, me répondirent-ils ; et ce qui me le confirma, c'est qu'ils vinrent eux-mêmes,

à l'hôtel de l'Union, s'informer de ma santé, avec un empressement qui me fit naître l'idée de récompenser encore mieux ces braves gens, en publiant, à leur profit, la relation de mon voyage.

A mon retour d'Italie, vers la fin de l'année, je passai deux jours avec le Gouverneur de Gênes, le Marquis d'Yenne, qui me combla de politesses et d'attentions. Je voulus profiter de mon séjour en cette ville, et de l'obligeance de son Gouverneur, pour m'informer si, parmi les pilotes et les pêcheurs qui fréquentent la Méditerranée, il n'en étoit pas quelques uns qui, pendant leur traversée, eussent apperçu le Mont Blanc; leurs fréquents voyages à la côte d'Afrique, pour la pêche du corail, l'un des objets de commerce les plus importants pour cette ville, me paroissoient leur donner occasion d'observer la cîme neigeuse de cette montagne, s'il est vrai qu'on puisse l'appercevoir de si loin.

Monsieur d'Yenne eut la complaisance de faire faire, à ce sujet, une espèce d'enquête par le commandant du port, parmi les plus anciens patrons qui eussent fréquenté ces parages, et il ne s'en trouva pas un seul qui pût dire que jamais aucun d'eux eût apperçu, de la mer, le sommet du Mont Blanc. L'Evêque de Savonne

setrouvoit avec nous, à la table du Gouverneur, lorsque la conversation tomba sur ce sujet. L'opinion de ce savant prélat fut que la station la plus rapprochée de Gênes, d'où il fût possible de distinguer le Mont Blanc, seroit l'île d'Elbe, située à quarante-cinq lieues de cette ville. Or, du Mont Blanc à Gênes, il peut y avoir, à vol d'oiseau, quarante-cinq à cinquante lieues; ainsi de l'île d'Elbe au Mont Blanc, il y auroit une distance totale de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze lieues. L'Evêque ne doutoit pas qu'il ne fût tout-à-fait impossible de découvrir l'objet en question à une telle distance, même en supposant l'atmosphère parfaitement claire, les plaines d'Alexandrie et de Marengo dégagées de leurs éternels brouillards, les télescopes de la plus grande puissance, et le point à observer, et par conséquent, la ligne de direction, préalablement fixés d'une manière certaine.

Tous les voyageurs qui ont visité l'*Allée Blanche*, ou monté sur le *Cramont*, pour jouir de la perspective de ce côté du Mont Blanc, ont pu observer qu'il y a, sur ce flanc de la montagne, beaucoup moins de neige qu'on n'en voit du côté de Chamouni, sur la partie latérale qui regarde le nord; on conçoit dès-lors qu'il doit être infiniment plus difficile de distinguer, du côté de

l'Italie, un roc grisâtre et nu à l'énorme distance de quatre-vingt-dix lieues, qu'une masse de neige, dont la blancheur éblouissante offre à l'œil un point de mire beaucoup plus perceptible. De ce peu d'observations, on peut, je crois, conclure que si le Mont Blanc, qui s'élève à environ cent toises au-dessus de toutes les montagnes qui l'environnent, ne peut être vu de la Méditerranée, à plus forte raison, la Méditerranée ne sauroit être apperçue du haut du Mont Blanc. En effet, l'un forme un point distinct dans l'horizon, tandis que l'autre, confondue avec tout le paysage de la Savoie, du Piémont et des contrées adjacentes, est comme perdue dans l'immensité.

La hauteur du Mont Blanc, portée dans l'Itinéraire de Genève à Chamouni, à 2450 toises, ou 15,925 pieds au-dessus du niveau de la mer, n'est évaluée par M. de Saussure qu'à 2,426 toises, ou 15,769 pieds. Si nous prenons un terme moyen entre les deux opinions, le Chimboraço sera de 800 toises environ plus haut que le Mont Blanc, et cette dernière montagne plus haute d'environ 1000 toises que le pic le plus élevé des Pyrénées.

Ben Nevis, en Ecosse, a environ 680 toises de haut, et le pic de Ténériffe 2,213. Si, sous

ce rapport, nous comparons entre elles quelques-unes de nos montagnes d'Europe, nous verrons aisément que celle qui approche le plus du Mont Blanc est le Mont-Rosa, dont la hauteur est de 2,430 toises.

Dans la *Correspondance astronomique, géographique*, etc., du Baron de Zach, on lit ce qui suit : « Depuis un demi-siècle, la hauteur du » Mont Blanc occupe les géographes et les physiciens, sans qu'on ait pu arriver à un résultat » bien concluant : Nous n'aurons égard qu'aux » mesures trigonométriques qu'on a prises, » dans les derniers temps, avec des moyens » supérieurs; c'est delà qu'on a obtenu :

	Toises.
En 1796 M. Tralles..............................	2468:0
En 1821 M. Carlini du Mont Colombien....	2460:0
Les Ingénieurs Autrichiens du Mont-Trelod	2462:0
Idem..........du Perron d'Encombres......	2459:9
Idem..........du Glacier d'Ambin..........	2463:9
Idem..........du Rochemelor	2458:8
Les Ingénieurs Français du Mont-Granier......	2460:1
Hauteur du Mont Blanc au-dessus du niveau de la mer..	2462:0
» Nous avons trouvé, par les mêmes moyens, » la hauteur du Mont-Rosa......................	2366:0
Donc le Mont Blanc surpasse le Mont-Rosa de	96:0

» Le procès est donc définitivement jugé que » le Mont Blanc est Roi des Montagnes en Eu-

» rope ; mais immédiatement après lui, vient le
» Mont-Rosa. » (1)

La distance du village de Chamouni au sommet du Mont Blanc par la route que prennent les guides pour y conduire les voyageurs, est évaluée à dix-huit lieues : ainsi, en comptant le retour, c'est un voyage de près de cent milles.

De retour à Genève, je ne manquai pas d'aller voir les modèles en relief du Mont Blanc, si habilement exécutés par l'Ingénieur *Gaudin* ; la vérité surprenante avec laquelle il a su reproduire cette montagne, et l'aspect varié des sites admirables qui l'entourent, doit lui assurer l'approbation générale. Après un examen approfondi de son relief, je le trouvai susceptible d'une légère rectification que je lui indiquai et qu'il s'empressa d'effectuer, en donnant à la partie de la montagne qui forme l'extrême sommité, une pente un peu plus escarpée : ce travail, dans l'état où il est maintenant, me paroît, j'ose le dire, l'image la plus parfaite qu'on puisse offrir de ce colosse immense.

LETTRE 1.

Fontainebleau, 25 août 1825.

MON CHER AMI,

LORSQUE je vous quittai pour aller faire une seconde tournée dans la Suisse et la Savoie, je ne songeois guère à visiter le sommet du Mont Blanc, et je vous prie de croire que cette expédition aventureuse n'entroit, en aucune façon, dans mes projets. Ce fut, comme vous l'allez voir, une circonstance tout-à-fait fortuite qui m'en fit naître l'idée, en m'en offrant l'occasion. Vous m'avez souvent témoigné le désir de connoître quelques détails des excursions que j'ai faites l'été dernier ; mais, de bonne foi, je n'y vois rien qui puisse autant vous intéresser que cette périlleuse ascension, et c'est elle seulement que je vais essayer de vous décrire.

Le 22 août 1825, je partis de Genève, accompagné d'un ami, dans le dessein de visiter la vallée de Chamouni, avant d'aller voir l'Oberland. Nous passâmes par Bonneville et Salanche, et vînmes coucher à Saint-Gervais. L'hôtel de Montjoie, dans ce village, est un séjour fort agréable, et que, toutes les fois que j'en trouve l'occasion, je ne manque pas de recommander aux voyageurs : on y trouve des appartements commodes,

une grande propreté, une chère excellente, et, dans la personne de Madame Rosset, l'hôtesse la plus gracieuse et la plus obligeante. Sans sortir de cette maison, on jouit du coup-d'œil enchanteur de l'Aiguille de Varens et de la Cîme des Fours, deux pics qui s'élèvent à près de 1400 toises au-dessus du niveau de la mer. Le lendemain, nous poursuivîmes notre route jusqu'à Chamouni sans nous arrêter qu'à la magnifique cascade de Chède, que des voyageurs comme nous ne pouvoient négliger.

Arrivés à Chamouni, et descendus à l'hôtel de l'Union, mon premier soin fut d'y faire demander le guide Marie Coutet, qui, dès le lendemain matin, m'accompagna à la Mer de Glace et à la source de l'Arveron. Pendant cette excursion, il m'apprit qu'il y avoit, en ce moment, à Chamouni, un jeune médecin anglais, qui, après avoir envain cherché un second, pour visiter avec lui le sommet du Mont Blanc, alloit entreprendre cette ascension, dans laquelle lui Coutet devoit lui servir de guide; et il m'engagea fort à en partager la gloire. Sans en être encore bien tenté, je ne laissai pas de faire à cet homme bon nombre de questions sur les chances d'une telle entreprise. Nous en raisonnions tranquillement, assis sur un large bloc de granit, près la source de l'Arveron, lorsqu'une masse de glace se détacha tout-à-coup du Glacier des Bois, et, tombant avec un fracas épouvantable, fit retentir les flancs caverneux de la Flégère. J'étois immobile d'étonnement. Coutet vit l'impression que faisoit sur moi ce spectacle, et il me dit en souriant: Ah! Monsieur, ce n'est rien; pour voir les avalanches, il faut vaincre

le Mont Blanc ! A ces mots, je me levai, presque résolu de tenter l'aventure, et nous rentrâmes à l'hôtel. Je fis demander une entrevue au docteur Clark : je l'obtins; lui exprimai le désir de l'accompagner dans son expédition, et j'eus la satisfaction d'en être accueilli avec une cordialité qui me mit aussitôt avec lui parfaitement à mon aise. De ce moment, l'aventure nous fut commune; nous en discourûmes fort au long, et Coutet fut consulté de nouveau. Nous étions au mercredi 24 d'août; il étoit environ quatre heures du soir, et le docteur et moi nous désirions partir le lendemain, de très-grand matin, afin d'éviter la chaleur du jour. Le thermomètre marquoit alors 70 degrés (Fahrenheit) ou 17 Réaumur, après avoir varié de 17 à 22 Réaumur pendant les jours précédents. Mais il nous falloit le temps de nous procurer deux ou trois guides de plus et un supplément de provisions. Nous nous résignâmes à ne partir qu'à six heures du matin; et tandis que Coutet faisoit provision de vivres, de cordages, et de vêtements pour nous garantir du froid, de notre côté, nous nous occupions de réunir, en nombre suffisant, les meilleurs guides qu'il fût possible de se procurer. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à en engager sept, dont voici les noms :

1° Joseph-Marie Coutet, fils de ce Coutet qui avoit accompagné M. de Saussure. Il avoit fait déjà dix voyages au Mont Blanc, dont six jusqu'au sommet; marié.

2° Pierre Tairraz le jeune, âgé de 38 ans; célibataire.

3° Simon Devouassou, âgé de 30 ans; marié.

Ces deux derniers avoient l'un et l'autre atteint, une

fois seulement, le sommet du Mont Blanc ; les quatre suivants n'avoient pas encore fait cette ascension.

4° Julien Devouassou, frère du précédent, âgé de 36 ans ; marié.

5° Simon Tournier, âgé de 28 ans ; célibataire.

6° Michel Devouassou, âgé de 25 ans ; marié.

7° Pierre-Joseph Simond, âgé de 36 ans ; marié.

Le jeudi 25 août 1825, je m'éveillai de bon matin, et fus bientôt prêt à partir ; mais je comptois sans nos guides : sur 7, il s'en trouvoit 5 de mariés ; leurs adieux furent plus longs que s'il s'étoit agi d'une simple promenade à la Tête Noire ou au Col de Balme ; et qui sait si le célibat des deux autres les dispensoit eux-mêmes de quelques tendres adieux ? Quoiqu'il en soit, à sept heures, mais à sept heures seulement, le docteur Clark et moi, nous étions sur nos mules. Chacun de nos guides étoit chargé non-seulement d'un havre-sac contenant des vivres, du vin, etc., mais aussi de cordages, de haches et de longs bâtons ; si bien qu'à voir notre attirail, on eût pu croire qu'il s'agissoit au moins d'escalader une forteresse.

Jamais la saison n'avoit été plus favorable pour visiter Chamouni ; aussi jamais peut-être ne s'y étoit-il trouvé un si grand nombre de curieux : et presque tous s'étoient rendus sur notre passage pour nous voir partir : quelques-uns même voulurent nous accompagner au-delà du pont qui fait face à l'auberge, et jusque dans la vallée à droite, qui conduit au hameau des Pélerins, où nous arrivâmes après une petite demi-heure de marche. Là, se trouve la maison de Coutet, notre premier guide ; et il fallut nous y arrêter pour prescrire à son frère les

heures précises où il devoit prendre note des variations du baromètre et du thermomètre pendant tout le temps que dureroit notre absence.

Ces sortes d'instrumens ne manquoient pas dans cette maison, grâce à la générosité de quelques Anglais que Coutet avoit guidés sur ces montagnes, et qui les lui avoient laissés comme un témoignage de reconnoissance pour ses bons services et ses manières obligeantes.

Nous emportâmes avec nous un excellent baromètre fait à Genève, et susceptible d'indiquer une dépression considérable : au hameau des Pélerins, il étoit à vingt-cinq pouces une ligne et un dixième ; le thermomètre marquant 14° Réaumur à l'ombre. La vallée de Chamouni est de 337 toises à-peu-près plus haute que le lac de Genève, qui lui-même est de 187 toises au-dessus du niveau de la Méditerranée; total 524 toises au-dessus du niveau de la mer.

Enfin, après avoir fait nos derniers arrangements, nous reprîmes nos mules, et commençâmes à monter la partie sud-ouest de la base du Montanvert (*voyez la* Table des hauteurs *à la fin de cet ouvrage*) à travers une forêt de noirs sapins, qui toutefois, nous laissoient, de temps en temps, entrevoir les hautes colonnes du Glacier des Bossons, à vingt ou trente pas sur notre droite.

— « Midst fearful sights,
» Of pines uprooted by the blast; the rush
» Of mighty floods; and thunder-riven rocks
» That skirt the fetter'd waves of Montanvert. »

« *Au milieu du spectacle effrayant que présentent les*
» *sapins déracinés par la tempête, les torrents qui mu-*
» *gissent, et la foudre brisant en éclats les rochers qui*
» *retiennent captives les eaux du Montanvert.* »

Nous continuâmes de marcher par un sentier sinueux, qui règne le long de la montagne, parmi un assez grand nombre de blocs de granit, qui vont continuellement roulant des *Moraines* (2). Les guides appellent ainsi d'énormes amas de sable et de rocailles formés sur les deux flancs du Glacier, et dont se détachent incessamment d'immenses blocs de rochers échappés des pics adjacents. Pas un voyageur ne devroit, selon moi, quitter la vallée de Chamouni, sans traverser le Glacier des Bossons, d'où l'on peut, en une demi-heure, arriver au hameau des Pélerins; promenade qui n'a de difficulté que pour les Dames : encore en ai-je vu deux, excellentes marcheuses à la vérité, s'en tirer parfaitement, et descendre avec moi sur la pente la plus voisine du Glacier de Tacconai.

En cheminant, comme nous le faisions, par un sentier étroit et malaisé, il nous falloit donner à notre marche une attention, qui pourtant ne nous empêchoit pas de remarquer la bonne humeur de nos guides, dont la conversation, naïve et joviale, nous les montroit occupés de tout autre chose que des difficultés ou des dangers de notre expédition. Sur les neuf heures, nous arrivâmes au *Chalet de la Part*, petite hutte isolée, où, selon l'usage de ces montagnes, les vaches et les chèvres se retirent pendant la nuit. Ces sortes d'habitations consistent généralement en une seule pièce, divisée par un mur d'appui, en deux compartiments, dont l'un est la laiterie, et l'autre l'étable. Le préposé, homme ou femme, couche sur une espèce de plancher; des baquets, des presses, des tamis, des chaudrons et autres ustensiles de ce genre en composent tout le mobilier. Nous trou-

vâmes, dans celle-ci, une jeune fille d'environ dix-huit ans, occupée à faire des fromages. Elle fut d'abord bien étonnée de voir tout-à-coup sa solitude se remplir d'une si nombreuse compagnie ; mais elle revint bientôt de son étonnement, et nous offrit alors du lait de chèvre, que nous trouvâmes excellent. Ce fut d'ailleurs avec une grâce tout-à-fait naturelle qu'elle s'empressa de mettre à notre disposition tout ce qui, dans son modeste réduit, pouvoit nous être de quelque utilité. Nous prîmes congé d'elle, non sans lui serrer la main avec une cordialité qu'elle reconnut par un adieu non moins cordial et des vœux pour notre heureux retour. Nous remontâmes sur nos mules, et poursuivîmes notre route. Non loin de là, nous vîmes un beau réservoir, traversé par un petit ruisseau qui descend de la montagne : c'est là que se conservent, à l'abri d'un soleil dévorant, des baquets de lait et de crême. Ce réservoir, qui peut avoir cinq ou six pieds carrés, est grossièrement construit de pierres de toute grandeur, et pourtant assez bien jointes pour retenir deux ou trois pieds d'eau.

Déjà, les montagnes voisines commençoient à s'abaisser devant nous ; l'aiguille de Varens se montroit au-dessus du village de Saint-Martin ; nous avions à nos pieds la vallée de Chamouni, dont nous pouvions encore distinguer les chaumières à l'œil nu, et le sentier devenoit de plus en plus difficile. Parvenus au grand rocher appelé *la Pierre pointue*, nous mîmes pied à terre, et nous renvoyâmes nos mules par une jeune fille aux joues vermeilles, que nous chargeâmes de quelques mots écrits au crayon pour les amis que nous avions laissés à l'auberge. Jusqu'alors, ces animaux avoient porté une bonne

partie de notre attirail ; il fallut laisser à nos guides le temps de s'arranger entre eux pour en porter désormais la totalité.

Cependant Coutet, à l'aide de son télescope, distingua plusieurs personnes sur le sommet du Mont Breven, que nous avions en face de nous, de l'autre côté de la vallée : et l'une d'elles ayant hissé un chapeau blanc au bout d'un bâton, nous répondîmes à ce salut par le même signal. A notre retour, nous apprîmes qu'effectivement une trentaine de personnes, curieuses d'observer notre marche, étoient montées au sommet du Breven, dont la hauteur est de 1306 toises au-dessus du niveau de la mer.

Nous nous avançâmes à pied dans des lieux si arides, qu'à peine y rencontre-t-on d'autres signes de végétation, que quelques petites plantes alpines venues dans des crevasses à l'abri des rochers. En continuant de gravir, nous vîmes un troupeau de chèvres du Chalet de la Part qui paissoit au-dessus et au-dessous de nous ; mais du reste, pas un oiseau, pas une créature vivante. Le sentier que nous tenions étoit pratiqué sur le bord d'un précipice de 1500 pieds de profondeur, dans lequel nous étions à chaque instant en danger de glisser ; et les eaux qui s'échappent du Glacier des Bossons, dont nous étions à deux pas, rouloient au fond de cet abîme avec un bruit terrible. Souvent nous trouvions le passage obstrué par une grande quantité de morceaux de granit, matière dont la plupart de ces montagnes sont formées ; il y eut même un moment où nous perdîmes la trace du sentier, qui d'ailleurs ne se reconnoît qu'à la végétation déterminée çà et là par le pied de la chèvre qui a labouré le sol.

Nous étions alors entre six et sept mille pieds au-dessus de la vallée, et à-peu-près au niveau du Mont Breven. Après avoir monté encore quelque temps, nous arrivâmes à onze heures au point appelé *la Pierre de l'Echelle*. On nomme ainsi cet endroit, parce que les guides, lorsqu'ils reviennent des *Grands Mulets*, y déposent ordinairement l'échelle dont ils se servent pour franchir les crevasses des glaciers. Aussitôt, nous réitérâmes le signal à nos amis du Mont Breven : à l'aide de l'excellente lunette de *Coutet*, nous reconnûmes qu'ils étoient fort nombreux. Nous nous arrêtâmes en ce lieu pour faire un déjeûner plus solide ; et pour nous mettre à l'abri des avalanches qui tombent fréquemment des parties inférieures de *l'Aiguille du Midi*. Nous nous établîmes derrière cette énorme roche dite *la Pierre de l'Echelle :* elle est de granit, a environ cinquante pieds de haut et paroît très-solidement fixée. Ce fut aussi là que nous rejoignîmes les hommes que nos guides avoient envoyés en avant, avec une partie de notre bagage. Après une heure de repos et notre déjeûner fini, nous nous avisâmes, le docteur Clark et moi, d'explorer le pouls de plusieurs de nos guides, et nous trouvâmes que le nombre de ses pulsations varioit depuis quatre-vingt-quatre jusqu'à cent quatre par minute ; le mien en donnoit jusqu'à cent huit.

Pendant le déjeûner, *Coutet* nous avoit entretenus d'une foule d'anecdotes de montagnes, et raconté, dans le plus grand détail, la catastrophe arrivée en 1820, lorsque, le docteur Hamel ayant tenté une ascension au sommet du Mont Blanc, trois de ses guides furent ensevelis dans une avalanche et perdus sans retour. Coutet

qui faisoit partie de cette fatale expédition, fut lui-même entraîné dans la crevasse où ses malheureux compagnons trouvèrent la mort ; mais, moins profondément enseveli sous la neige, il en fut retiré vivant au bout d'une heure et demie. Dans une autre expédition, il eut les deux jambes cassées en plusieurs endroits par la chûte de rochers et de pierres : dans une autre encore, plusieurs doigts de la main estropiés ; et il souffre encore aujourd'hui des suites de ces divers accidens dont il porte les marques. Après cela, mon cher ami, expliquez vous, si vous pouvez, la courageuse persévérance avec laquelle cet homme continue d'exercer son métier de *guide*, et supposez-lui, si vous voulez, un goût naturel pour la vie de montagnes ; car, s'il ne s'agissoit que d'argent, il gagneroit bien davantage à la taille des pierres fines pour laquelle il a un talent tout particulier.

A peu de distance de la *Pierre de l'Echelle*, un de nos guides tira un coup de pistolet, pour nous faire entendre un écho fort remarquable qui se trouve en cet endroit ; mais nous en fûmes distraits par l'apparition de quatre *Ptarmigans blancs* ou *Coqs de rochers* (*Tetrao lagopus* de Linné). Je ramassai une de leurs plumes que j'ai conservée. Sur le point de repartir, nous prîmes congé des porteurs qui alloient s'en retourner. Restés seuls avec nos guides, nous leur serrâmes à chacun la main, avec une cordialité tout-à-fait fraternelle. N'est-on pas frères, en effet, dans ces sortes d'aventures, où tous se font un devoir de veiller au salut de chacun ? Instruits par nos guides, nous hâtâmes notre marche, en observant, pendant un quart-d'heure, le plus profond silence.

En effet, le plus léger bruit, la plus légère commotion de l'air suffit pour déterminer la chûte d'une avalanche, et nous devions nous garder soigneusement, dans un chemin si difficile, de tout ce qui pouvoit contribuer à ébranler ces masses toujours menaçantes. Vous verrez d'ailleurs, dans la suite de cette narration, combien nous dûmes nous féliciter d'avoir franchi aussi heureusement ce passage.

A une heure, nous atteignîmes le *Glacier des Bossons*. Ce fut alors seulement que nous commençâmes à marcher sur la neige et la glace; et il fallut nous arrêter un instant, pour ajuster des crampons à nos souliers. Deux guides ouvroient la marche, à quelques pas l'un de l'autre, et se tenant tous deux par une corde : leur mission étoit d'éclairer le terrain à vingt ou trente pas devant nous, afin de reconnoître et de nous indiquer les passages les plus praticables : deux autres suivoient leurs traces; venoit ensuite le docteur Clark avec son guide; je marchois après lui avec le mien, et un dernier guide fermoit la marche. Figurez-vous, mon cher, une bande de grues traversant les airs sur une seule et longue ligne; vous aurez alors une idée de la figure que nous faisions sur cet océan de neige.

On a cru remarquer qu'à la hauteur de 1400 toises, la neige ne fond plus; cependant, il est des positions où les chaleurs d'un été comme celui-ci, feront toujours fondre les neiges à cette hauteur et au-delà : en effet, j'ai trouvé *l'Aiguille de Varens* et *la Cîme des Fours* près Salanche entièrement dégarnies de neige; parce que ces pics n'ont pas, dans leur voisinage, d'autres montagnes qui les dominent, et leur renvoyent des vents

glacés comme elles ; mais si une montagne, haute de 1400 toises, se trouve entourée d'autres sommités qui la dominent, il est certain qu'à cette hauteur, la neige ne fondra pas, quelle que soit d'ailleurs la chaleur de l'été : c'est ainsi que nous avons rencontré les neiges sur le *Glacier des Bossons*, avant même d'avoir atteint la hauteur de 1400 toises : mais c'est aux montagnes circonvoisines qu'il faut attribuer la permanence de ces neiges, dont la masse n'éprouve de diminution que pendant une heure ou deux des journées les plus chaudes de l'année.

Le temps étoit magnifique ; seulement on appercevoit, autour de la cîme du *Mont Blanc*, quelques légers nuages que nos hommes regardoient encore comme un présage de beau temps. Les montagnes qui nous faisoient face, se montroient distinctement à notre vue ; nous appercevions jusqu'au ruisseau qui forme la *Cascade de Chède*, près du village de ce nom : enfin, nous pouvions parfaitement distinguer, non-seulement le *Mont Buet*, mais aussi plusieurs des pics les plus élevés de cette chaîne qui domine *Salanche*.

En avançant sur le terrible *Glacier des Bossons*, nos guides nous recommandèrent de suivre très-exactement les traces des deux hommes qui marchoient en avant, et sondoient continuellement la neige avec leurs longs bâtons, avant d'y poser les pieds. Il faut ici, à cet égard, les plus grandes précautions ; car souvent, nous ne trouvions à poser nos pieds que sur des couches de neige, dont les fêlures nous laissoient entrevoir, à cent ou deux cents pieds de profondeur, les cavernes dont elles forment les voûtes. Vous concevez maintenant l'utilité de la

corde qui lie le deuxième guide au premier ; en effet, si celui-ci vient à tomber dans l'un de ces précipices, il est à l'instant retenu par l'autre qui le suit à huit ou dix pas, et ceux qui viennent après, ont le temps d'arriver au secours, et d'arracher leur camarade à une mort certaine. Nous continuâmes donc à cheminer ainsi, toujours sur une seule ligne, en suivant la trace du premier.

Souvent il arrive que ces voûtes de neige, ou ces *ponts*, pour parler le langage des guides, ne pouvant porter plus d'une personne à la fois, il faut les traverser un à un, sans quoi, l'on courroit le risque de faire rompre cette espèce de voussure, et alors, on seroit trop heureux d'en être quitte pour se trouver plus ou moins long-temps sans communication avec les autres. Là, sans autre soutien qu'un bâton, force vous est de cheminer à pas comptés, d'être perpétuellement sur le *qui vive*, et surtout de ne pas perdre, un instant, la trace des premiers guides.

Nous continuâmes, pendant quatre heures encore, d'explorer ce magnifique mais effroyable glacier. De temps en temps, nous étions obligés de faire halte pendant un quart d'heure, et quelquefois plus, ayant de la neige jusqu'aux genoux, pendant que nos guides travailloient, avec des haches, à tailler des échelons dans les *murs de glace* : ces murs sont les parois des crevasses ; mais, comparée aux affreux abîmes que forment ces énormes fêlures dans le *Glacier des Bossons*, *la Mer de Glace* n'est qu'un chemin sablé, ou la surface d'un étang glacé. Cependant les difficultés sembloient croître sur nos pas à mesure que nous avancions dans ce lieu redoutable : la largeur des crevasses alloit toujours en augmentant ; la glace avoit plus d'aspérités ;

notre embarras redoubloit, et avec lui notre anxiété. Nous faisions à peine vingt ou trente pas sans rencontrer une de ces crevasses ; et quelquefois, les murs intermédiaires se trouvoient si étroits et si glissans, qu'il falloit, pour s'y maintenir, une attention et une adresse infinie. Maintes fois nous avons pu mesurer la profondeur de ces fissures, lorsque, pour éviter un long détour au bout duquel nous aurions fort bien pu rencontrer pareil obstacle, nous descendions dans l'intérieur de la crevasse, pour remonter du côté opposé : plus elles étoient profondes, plus la glace prenoit une teinte de vert foncé, qui se rembrunissoit encore pour nous, s'il nous arrivoit de plonger nos regards sous les voûtes que formoient çà et là d'énormes excavations.

Il n'est plume ni pinceau qui puisse rendre la magnificence de la nature dans ces régions solitaires ; point d'imagination capable d'en concevoir la sublimité. Comment décrire un spectacle auquel rien de ce qui se passe sous nos yeux ne peut être comparé ?.. Je ne saurois, pour moi, vous donner une idée des sensations diverses dont mon âme étoit frappée à la vue de tant de beautés, de tant d'horreurs entassées, confondues dans ces sauvages lieux. La blancheur éblouissante de la neige dont rien ne vient altérer la pureté, formoit avec la teinte rembrunie des pics d'alentour, un contraste incomparable. Le bruit terrible et perpétuel des eaux s'échappant à flots tumultueux par des conduits souterrains cachés sous nos pas ; la pureté de l'air, la transparence du ciel, la lumière éblouissante du soleil, ses reflets étincelans ; tout concouroit à rendre plus imposante une scène dont l'impression me reste tout entière, avec le regret de ne

pouvoir pas vous la faire partager. Que ne puis-je, au moins, vous donner une idée de ces grottes de glace auprès desquelles malheureusement nous ne fîmes que passer rapidement, le second jour de notre excursion sur le *Glacier des Bossons?* L'entrée de ces grottes est comme défendue par d'énormes congélations, qui pendent de la voussure en cônes renversés ; ces cônes, qui ont jusqu'à vingt et quelquefois trente pieds de longueur, avec une grosseur proportionnée, donnent naissance à d'autres qui se grouppent sur eux, et qui, avec moins de volume, ont également la transparence et l'éclat du cristal le plus pur ; pour comble de merveille, lorsque la chaleur du soleil vient à fondre la superficie de la neige, l'eau qui dégoutte de ces sortes de *stalactites*, s'en va former en bas d'autres congélations ou *stalagmites*, qui s'élevant la pointe en haut, semblent compléter un système de défense qui auroit pour objet d'interdire, par un double rang de piques opposées, l'entrée de ce séjour, asyle peut-être de la mort. Je mourois d'envie de pénétrer dans une au moins de ces cavernes, pour en visiter l'intérieur; mais il eût fallu, pour satisfaire ma curiosité, un temps dont nous ne pouvions disposer ainsi, sans courir le risque d'être surpris par la nuit au milieu des dangers et des difficultés que nous avions encore devant nous : nos guides d'ailleurs m'en détournèrent, en me disant qu'aucun d'eux n'avoit encore osé y pénétrer. Pour moi, je ne vois pas quel pourroit en être le danger; ces voûtes paroissent assez solides pour supporter leur comble, quelle qu'en soit la pesanteur : il n'y auroit donc à redouter que l'effet, si lent d'ailleurs, de la marche du glacier.*

* En traversant ces océans immobiles en apparence, on voit d'énormes

A la lueur d'une torche enflammée, que de reflets, que d'étincelles jailliroient de ces murs de diamans !... Avec quelle magnificence la nature n'a-t-elle pas décoré ces lieux secrets ?... Ici, la glace prend la forme d'une élégante draperie, dont les festons diaphanes se dessinent avec une grâce, une légéreté inimaginable ; là, ce sont des franges qu'on croiroit détachées de la masse, et dont les découpures aériennes ressemblent à des plumes légères mollement balancées par le vent. Mais hélas ! toute cette féerie change en un clin d'œil. Un rayon de soleil suffit pour faire évanouir ces fragiles merveilles, qui se reproduisent presque aussitôt, sous des formes peut-être plus élégantes encore. Nous passâmes cependant sous une de ces voûtes, qui, ouverte à ses deux extrémités, formoit au-dessus de nos têtes, une espèce de pont, mais dont l'aspect n'avoit pas, à beaucoup près, l'élégance et le grandiôse qui nous avoient frappés ailleurs ; le cintre n'en avoit pas plus de quatre pieds d'élévation, mais la coupe en étoit d'une hardiesse et d'une régularité remarquables. Nous en avions rencontré de beaucoup plus vastes ; une entre autres, à son ouverture, étoit au moins de vingt pieds ; quant à son étendue, il nous fut impossible d'en juger ; car, l'intérieur nous parut

blocs de granit de plusieurs milliers pesant, se promener sur la surface de la glace, et constater ainsi un fait important. L'expérience dont je vais parler, a été faite, l'an dernier, par des guides de Chamouni, sur la *Mer de Glace :* Ils plantèrent deux pieux en façon de jalons, un de chaque côté du glacier, hors de la portée de son mouvement, tous deux dans la direction d'un de ces blocs de granit, de manière à ne faire avec lui qu'une seule ligne droite. Un an après, le bloc ne se trouvoit déjà plus vis-à-vis les deux jalons, et s'étoit avancé de plus de trois cents pieds vers la vallée : preuve évidente du mouvement progressif des glaciers ; de la diminution de leur base occasionnée par la fonte des glaces ; et l'accroissement que leur extrémité supérieure reçoit des neiges qui s'y accumulent constamment.

aussi ténébreux, que l'entrée étoit resplendissante. Le bruit étrange des eaux qu'on entend sans cesse murmurer ou mugir dans les flancs de ces glaciers, porte à l'âme je ne sais quelle impression à laquelle on ne peut, on ne veut pas même se soustraire, et nous nous arrêtâmes assez long-temps sur une large couche de glace et de neige, pour nous y livrer à loisir. Quelquefois, le bruit semble venir d'une profondeur immense, et l'on diroit alors que les eaux s'échappant à flots précipités, ont rompu les canaux qui les retenoient captives; d'autres fois, c'est un bruit semblable au bouillonnement de l'eau dans une vaste chaudière hermétiquement fermée: dans certains endroits, ces ruisseaux sont à découvert, et leurs ondes paroissent aussi pures que le cristal des conduits où elles roulent et se précipitent. Plus d'une fois, nous cédâmes à la tentation d'en goûter, en la mêlant avec du vin ou du vinaigre, et je n'ai pas besoin de vous dire que cette boisson étoit à la glace. C'est ordinairement dans le fond des crevasses ou dans les vallées de glace qu'on rencontre ces ruisseaux ou ces réservoirs; mais là, le défaut de circulation de l'air rend la chaleur suffocante. La réverbération du soleil sur ces champs de neige nous aveugloit et nous peloit le visage, en dépit de nos lunettes vertes et du voile épais dont notre tête étoit enveloppée: nous en restâmes singulièrement défigurés, long-temps encore après notre retour.

En continuant de gravir ces montagnes de glace, de descendre, de remonter, ou de traverser des ponts de neige plus ou moins solides, nous nous trouvâmes, sur les quatre heures, au pied d'une chaîne de rochers qui sort tout-à-coup du glacier des *Bossons*, ou plutôt s'élève

entre ce glacier et celui de *Tacconai*. Ces rochers sont connus sous le nom de *Grands Mulets*; les *Petits Mulets* sont d'autres masses de granit dont il sera question quelquefois dans le cours de ce récit. *Ces Grands Mulets* s'apperçoivent de *Chamouni*, si bien qu'en sortant de l'auberge de *l'Union*, *Coutet* nous les fit remarquer comme l'hôtel où nous devions passer notre première nuit.

Arrivés au pied de ce gîte, il ne s'agissoit plus que d'y monter; mais avant, il falloit s'accorder sur les moyens: *Coutet* n'étoit pas d'abord d'avis de l'escalader du côté où nous nous trouvions; c'étoit en effet le plus élevé, et il y avoit bien 300 pieds d'escarpement. Ce guide vouloit, dans sa sagesse, nous faire prendre un détour d'environ une heure de marche et nous faire arriver par un chemin oblique et d'une pente moins rapide: Nous ne pouvions, disoit-il, gravir en ligne droite, sans rencontrer une grande quantité de pierres et de rochers détachés, pour la plupart dans un état de décomposition, et qui manqueroient à chaque instant sous nos pas: bref, si la neige nouvellement tombée n'y étoit pas trop épaisse, le chemin tournant étoit selon lui le plus sûr, et nous ne devions point hésiter à le prendre. Nous ne le prîmes point cependant; la sagesse de *Coutet* ne put rien sur l'audace de ses camarades; l'escalade fut résolue, et l'un d'eux en donna aussitôt le signal et l'exemple. Il s'élança intrépidement sur le roc, et s'y trouva bientôt à trente pas en avant, tout en prenant soin d'écarter les pierres qui auroient pu s'ébouler sous nos pieds. Le docteur *Clark* venoit de s'attacher autour du corps, une corde dont son guide tenoit le bout, en gravissant à six ou sept pas devant lui. Je suivois attaché pareille-

ment à mon guide, et tous, dans le même ordre, nous gagnâmes la petite place où étoit déjà parvenu le premier de nos hommes. Celui-ci recommença alors à se porter en avant, osant à peine poser les pieds, dans la crainte de faire rouler sur nous des pierres assez volumineuses pour nous entraîner dans leur chûte. Vous n'aurez encore qu'une foible idée d'une telle escalade, quand je vous aurai dit que nous fûmes près d'une heure à atteindre le sommet du roc ; que plus d'une fois, nous nous trouvâmes comme suspendus en l'air par les cordes auxquelles nous étions attachés ; et que nous franchîmes des passages à peine accessibles pour les chamois eux-mêmes. Le froid d'ailleurs devenoit assez vif, et l'exercice violent que nous avions fait toute la journée, contribuoit à rendre plus sensible et même plus dangereuse pour nous la fraîcheur du vent du soir. Vous conviendrez, mon ami, qu'il n'y avoit là rien de divertissant ; aussi, je puis vous assurer que ce ne fut pas pour nous une petite satisfaction, lorque nous nous vîmes arrivés sur une espèce de plate-forme. C'étoit là que nous devions passer la nuit.

Notre premier soin fut de balayer la neige et de niveler les pierres qui couvroient le sol, afin d'y établir notre gîte aussi *confortablement* que pouvoit le permettre un espace de vingt pieds de long sur cinq de large. De trois côtés autour de nous, l'œil plongeoit sur les précipices que nous venions de franchir, et nous étions adossés à la pointe la plus haute de ce sommet, qui nous dépassoit encore de dix pieds. Nous y suspendîmes le baromètre ; à six heures du soir, le mercure y étoit descendu à *dix-neuf pouces trois dixièmes ;* le thermomètre de Réaumur

marquant encore *huit degrés au - dessus de zéro*. Nous étions à dix heures de marche de *Chamouni*, et d'ailleurs à mi-chemin, suivant l'estimation des guides. Nous fìmes du feu avec quelques morceaux de bois sec dont nous avions eu soin de nous munir, ainsi que d'une casserole dans laquelle nos gens ne manquèrent pas de faire fondre de la neige, seul moyen de se procurer de l'eau dans un lieu si élevé. Vous voudrez bien ne pas oublier qu'on étoit alors au mois d'août; que les jours étoient encore assez longs et la saison fort belle. Nos guides rangés autour du feu, soupoient avec une gaîté que nous partageâmes ainsi que leur repas. Le soleil étoit encore sur l'horizon; j'allai m'asseoir sur le bord du plateau, pour y jouir de la vue des objets environnants, après m'être plu un moment à reconnoître les traces que nous avions laissées sur la neige, et dont la direction très-irrégulière, formoit une espèce de zig-zag, qui ne donnoit pas du tout l'idée de neuf personnes se frayant un chemin dans ce vaste desert, mais bien celle d'un homme isolé, d'un promeneur solitaire, s'égarant à plaisir, et errant au hasard. J'eus le plaisir d'appercevoir à l'œil nu, et pourtant bien distinctement, le *Lac de Genève*. Cependant, le jour commençoit à baisser; toute cette contrée étoit déjà dans l'ombre, mais le lac lumineux encore sembloit s'en détacher comme un long ruban argenté; cet effet d'optique me plongeoit dans le ravissement. Quant à la ville de *Genève*, la vue m'en étoit dérobée par une chaîne de montagnes située au *nord-ouest* de l'aiguille de *Varens*, et dont les cîmes poudrées s'élevoient entre nous et le soleil qui les éclairoit encore de ses derniers rayons. Un peu plus dans la direction

du *nord-est*, on voyoit aussi distinctement que le mont *Buet*, le *Ghemmi* couvert comme lui de neiges éternelles ; encore plus à droite et derrière notre roc, l'*Aiguille du Midi* élevoit au-dessus de nous sa cîme en forme de mître, et nous avions en face le *Dôme du Goûter* que sa proximité nous faisoit paroître plus imposant que la tête même du Mont Blanc, colosse immense dont il est une épaule. La lunette de *Coutet* plus forte que la mienne me fit voir des personnes qui passoient sur le pont de *Chamouni* : les maisons m'apparoissoient comme des taches dans la vallée, et l'Arve me sembloit un fil blanc sur un tapis vert. Voilà, mon cher ami, les détails de cet immense tableau ; mais l'ensemble est d'un effet que je ne pourrois vous décrire : dans ces régions inhabitées, ce qui peut-être frappe le plus fortement l'imagination, c'est un silence absolu, et l'idée que rien ne pourroit le troubler, si trop souvent encore il n'étoit interrompu, soit par le bruit sinistre des avalanches qui se détachent des sommités voisines, et vont roulant dans les précipices, soit par les vents en furie qui semblent quelquefois avoir pris à tâche de bouleverser ce monde sans habitans. L'imposante solennité du soleil couchant, la morne tranquillité du soir m'imprimoit je ne sais quel sentiment mêlé d'admiration et de terreur : les nuages vaporeux et transparens qui passoient comme des ombres entre nous et la vallée, se teignoient de couleurs d'autant plus foncées, que le soleil s'abaissoit davantage ; et les cîmes neigeuses qui s'élevoient au-dessus de nous paroissoient s'enflammer aux derniers rayons de l'astre qui disparoissoit sous un horizon immense. Je me rappelai alors cette paisible vallée que nous venions de

quitter, ses prairies émaillées de fleurs, l'existence heureuse et tranquille de ses habitans, et je me crus transporté hors du domaine de la nature.

Aussitôt que nos guides eurent terminé leur repas, ils s'occupèrent de nous dresser une tente ; si l'on peut appeler ainsi un drap soutenu par de longs bâtons appuyés d'un bout sur la terre, et de l'autre sur la portion de rocher où nous étions adossés : un drap fut donc étendu sur cette espèce d'appentis destiné à nous garantir de la rosée et du froid piquant de la nuit ; en outre, nous avions une couverture de laine pour nous envelopper.

Au moment de nous retirer dans notre gîte, je consultai le thermomètre : à huit heures, il marquoit *zéro*. Heureusement le temps étoit calme ; car si le vent se fut élevé, non-seulement le froid en fut devenu insupportable, mais notre frêle abri en eut peut-être été renversé, et nous contraints de passer la nuit, sans aucune défense contre les injures de l'air. Tous nos arrangemens ainsi faits, chacun se coucha par terre ; pour moi, quoique horriblement fatigué, il me fut impossible de fermer l'œil. Par-dessus le drap mal assujetti qui formoit notre tente, je pouvois contempler l'astre de la nuit s'élevant silencieusement sur l'horizon, et répandant son bleuâtre éclat sur d'immenses plaines de neige : j'appercevai le brillant glacier de *Tacconai*, et dans le lointain, le front sourcilleux de quelques pics. Un ou deux de nos guides s'étoient glissés sous notre tente ; et couchés en travers, ils reposoient à nos pieds ; les autres étoient étendus autour des cendres de notre feu, ou tapis, soit dans quelque trou, soit à l'abri de quelque roche. Tous dormoient, tous avoient déjà perdu l'idée de leur situation au milieu

de ces régions solitaires et silencieuses que nous venions d'envahir. Le calme le plus parfait protégeoit leur sommeil, et comme eux la nature elle-même sembloit plongée dans un sommeil éternel. Si, dans un tel moment, l'esprit humain s'abîme dans la contemplation des merveilles qui l'environnent, s'il ne peut échapper à la conviction de sa propre foiblesse, quel homme aussi, prosterné alors devant son Créateur, ne se pénètre pas du sentiment de sa noble origine, et n'abandonne pas son âme à l'idée consolante de l'immortalité?... Pour moi, frappé d'une religieuse terreur, je me crus exilé et seul dans l'empire des ténèbres et de la mort.

Je parvins cependant à m'endormir, moins par excès de fatigue que par le besoin de faire trève à mes émotions; mais sur les dix heures, je m'éveillai avec un violent mal de cœur et des vomissemens qui ne me quittèrent plus le reste de la nuit. J'appelai *Coutet;* il me fit boire un peu de vin et me conseilla de me lever, mais je n'en avois pas la force. A chaque instant, les avalanches qui rouloient des flancs de l'*Aiguille du Midi*, entrecoupoient le silence de la nuit par un fracas semblable au bruit du tonnerre, et que rendoient plus formidable encore les rocs d'alentour qui le répétoient de seconde en seconde: j'écoutois malgré moi ce fracas sinistre, et l'émotion que j'en recevois auroit suffi pour m'ôter toute envie de dormir: ce n'est pas que nous eûssions rien à redouter sur la petite plate-forme où nous étions établis; mais peu accoutumé à de pareilles scènes, j'en étois troublé à tel point qu'il me fut impossible de fermer l'œil.

Les Grands Mulets sont, en majeure partie, composés de granit; cependant j'y trouvai quelques morceaux

d'*asbeste*, des *pyrites*, du *gneiss*, et de l'*amphibole* mêlé de *quartz*. Presque toutes les montagnes groupées autour du *Mont Blanc*, sont, en grande partie et principalement à leur base, formées de très-beau granit; mais dans les éboulemens qui proviennent des sommités, et qui forment les réservoirs où se composent et se moulent, pour ainsi dire, ces blocs de glace dont l'agglomération va former plus bas les grands glaciers, on trouve à peine autre chose que de l'ardoise en décomposition. On rencontre aussi, au pied de l'*Aiguille du Midi*, des mines de cuivre et de plomb; mais elles ne sont point exploitées.

Je vous ai donné à la hâte une esquisse fort imparfaite des circonstances les plus remarquables de notre première journée; j'ai cherché, autant qu'il étoit en moi, à vous faire partager les émotions diverses dont mon âme fut agitée au spectacle des scènes sublimes dont j'étois le témoin; mais je sais trop qu'il n'y a point de mots pour les rendre. Dans ma prochaine lettre, je vous entretiendrai de nos progrès, et enfin de notre arrivée au sommet du *Mont Blanc*.

Adieu ....

LETTRE 2.

Vendredi, 26 août 1825.

Mes compagnons de voyage s'éveillèrent sur les quatre heures du matin, et bientôt nous fûmes tous sur pied. Je leur enviois en quelque sorte le sommeil réparateur dont ils avoient joui. Le thermomètre de Réaumur marquoit deux degrés au-dessous de zéro. Nous n'avions pas ce thermomètre horizontal de Cavallo, au moyen duquel on peut, le matin, reconnoître jusqu'à quel degré le mercure a pu descendre dans le cours de la nuit ; ainsi, je ne puis assurer que pendant celle-ci, il n'y ait pas eu un moment où le froid eût encore plus d'intensité ; mais cela n'est pas à présumer, car il est d'observation générale que le plus grand abaissement de la température a lieu au point du jour, immédiatement avant le lever du soleil.

On alluma un bon feu dans un coin de notre gîte ; on fit fondre de la neige ; nous bûmes du vin chaud ; et deux ou trois volailles froides disparurent assez promptement. Pour moi, j'avois grand soif, mais pas le moindre appétit. Le déjeuner fini, nous prîmes des arrangemens pour notre second jour de marche. Prévoyant qu'il nous seroit possible de revenir, la nuit suivante, coucher au même endroit, nous y laissâmes une bonne

partie de notre bagage, n'emportant avec nous que de quoi dîner et deux ou trois bouteilles de vin. Nous étendîmes nos bas et nos souliers, pour les faire sécher au soleil, bien sûrs, comme l'observa Coutet, qu'aucun passant ne viendroit s'en accommoder. Sur les six heures, nous nous trouvâmes tous prêts, et nous étant, comme la veille, attachés les uns aux autres avec des cordes, nous ne ressemblions pas mal à une troupe de malfaiteurs qu'on va livrer à la justice.

Coutet nous fit prendre à chacun un cornet de papier renfermant des figues et des raisins secs, fort bons, disoit-il, à manger avec de la neige. En descendant de l'autre côté des *Grands Mulets*, nous vîmes les restes de la cabane construite par les soins de M. de Saussure, lors de son voyage au Mont Blanc en 1787 ; elle étoit en partie sous la neige, et ses murs ne paroissoient pas avoir plus de deux à trois pieds de haut. Ce gîte me sembla choisi moins heureusement que le nôtre, qui avoit sur lui l'avantage d'une perspective beaucoup plus étendue. Après avoir examiné à la hâte les restes de cette hutte, occupée naguère par l'infatigable Saussure, nous arrivâmes en peu de temps sur le *Glacier de Tacconai*. Nos guides nous répondoient d'une belle journée ; le ciel étoit sans nuages ; et malgré la fraîcheur du matin, la chaleur du soleil avoit, depuis notre départ des *Grands Mulets*, fait hausser d'un degré le thermomètre qui, de cinq à six heures, étoit de 2 degrés au-dessous de zéro, ensorte que nous commencions notre seconde journée dans une température d'un degré au-dessous de glace.

Le *Glacier de Tacconai* n'est pas aussi difficile à traverser que celui des *Bossons* ; mais il est d'une structure

plus bizarre et présente aussi des aspects plus curieux. Je ne finirois pas, si je voulois vous retracer notre marche à travers les nombreuses crevasses que nous avons franchies ou explorées, et les difficultés que nous offroit à chaque pas, un terrain aussi glissant qu'inégal. Ce glacier, comme presque tous ceux des Alpes, passe pour avoir, en bien des endroits, cinq cents pieds d'épaisseur. La pente sur laquelle ils sont formés, ayant généralement une inclinaison de trente ou quarante degrés, tout immobiles qu'ils paroissent, ils ont, on le conçoit, un mouvement nécessaire qui doit avec le temps, les faire descendre jusque dans les vallées. Cette marche, plus ou moins lente, selon qu'ils rencontrent des aspérités, ou qu'ils glissent librement sur une pente unie, avoit occasionné ces fissures ou crevasses dont quelques-unes étoient devenues assez larges pour qu'il nous fût impossible de les franchir, tandis que d'autres, vraisemblablement toutes récentes, n'avoient pas plus d'un demi-pouce d'ouverture. D'autres, quoique plus larges et d'une profondeur que l'œil ne pouvoit mesurer, nous permirent cependant de les traverser sur un pont formé de nos bâtons couchés les uns contre les autres. La glace dont sont formés les glaciers, ne paroît pas être de même nature que celle de nos étangs et de nos lacs : on n'y pourroit marcher avec des patins ; elle est extrêmement poreuse, et l'on voit se développer à sa surface d'innombrables globules d'air : il n'en est pas de même des stalactites et des stalagmites, dont la matière est beaucoup plus dense. Souvent nous étions réduits à tailler dans les murs de glace les plus perpendiculaires, des trous pour nous servir d'échelons ; et j'ai presque tou-

jours trouvé cette glace moins dure que celle de nos vallées, différence qui paroît tenir surtout à la manière dont elle se forme. Dans ces hautes régions, la superficie de la glace éprouve, pendant le jour, un dégel presque imperceptible; mais la nuit, elle regèle, d'où il résulte une succession infinie de couches que le soleil ne pénètre jamais assez pour en dégager l'air qu'elles renferment, ce qui rend cette masse moins compacte, et produit les innombrables interstices qu'il est facile d'y remarquer. Il est d'ailleurs reconnu et facile à comprendre, que lorsqu'il pleut dans les vallées, il neige sur les hautes montagnes; ensorte qu'il ne tombe jamais d'eau sur les sommités des Alpes.

Ces glaciers sont perpétuellement alimentés, non-seulement par la neige, mais encore par une infinité d'autres glaciers moins considérables, qui descendus des pics par les ravines dont ils sont sillonnés, viennent s'agglomérer sur les plus vastes, qu'ils entretiennent et augmentent sans cesse. L'escarpement de ces aiguilles perpendiculaires, ainsi qu'on peut le remarquer sur le versant du Mont Blanc du côté de l'Allée Blanche, ne permet pas toujours aux neiges de se fixer sur leurs flancs; aussi, à la suite des orages qui versent une grande quantité de neige, l'amas qui s'en fait sur les glaciers et qui forme les réservoirs, est double de ce qu'il seroit, s'ils n'étoient pas dominés par des hauteurs.

Nous poursuivîmes notre route à travers le glacier de *Tacconai*, dans la direction du *Dôme de Goûter*. La neige tombée depuis deux ou trois jours seulement, et que nous rencontrâmes après environ deux heures de marche, nous fit éprouver des difficultés d'un nouveau

genre. La croûte qu'y avoit fait la gelée n'ayant encore que l'épaisseur d'une pièce de vingt sous, elle n'étoit pas assez forte pour nous porter, et notre marche sur ce terrain perfide, étoit devenue des plus fatigantes. Cette neige molle nous retardoit considérablement, nos guides étant sans cesse obligés de marcher loin devant nous, pour reconnoître les passages : la plupart des crevasses étoient masquées, et le passage en étoit devenu plus périlleux que jamais : souvent nous faisions halte pour attendre le retour de nos éclaireurs ; et lorsque leur rapport n'étoit pas favorable, il nous falloit changer de direction et chercher une autre route.

La sollicitude et la persévérance de nos guides, aussi bien que leur calme et leur prudence, étoient vraiment au-dessus de tout éloge ; et il est rare qu'on les trouve à ce degré, même parmi les hommes les plus intrépides. Ce fut vers les neuf heures que nous commençâmes à éprouver une envie de dormir, peu sensible, à la vérité, tant que nous étions en mouvement, mais qui devenoit irrésistible dès que nous venions à nous arrêter. Plus d'une fois, nous demandâmes à nos guides quelques minutes pour nous coucher sur la neige, et céder à un besoin qu'il faut avoir éprouvé pour s'en faire une idée. La soif aussi commençoit à nous devenir insupportable, et nous ne pouvions proférer deux ou trois paroles, sans être obligés de recourir à la neige pour nous humecter le gosier. Plus d'eau désormais ; plus de ces ruisseaux limpides, de ces réservoirs de cristal que nous avions eu tant de plaisir à rencontrer pendant notre marche de la veille.

Nous avions atteint un air extrêmement raréfié, et

notre respiration étoit devenue si courte, si accélérée, que nous ne pouvions faire plus de quinze ou dix-huit pas, sans nous arrêter et nous tourner le nez au vent, afin de respirer un peu plus à l'aise; mais à peine étions-nous arrêtés, que le sommeil venoit s'emparer de nous; ensorte que nous eûmes à combattre, dans cette journée, toutes sortes d'ennemis, qui sembloient tour-à-tour et avec des armes diverses, nous disputer le sommet de ce mont fameux.

Mon infatigable ami, le docteur Clark étoit toujours en avant, et j'avois besoin de toutes mes forces et de tout mon courage pour le suivre. Souvent je me trouvois derrière lui, sans savoir comment. J'avois adopté une manière de marcher en quelque sorte mécanique, et qui consistoit à poser successivement chacun de mes pieds dans l'empreinte laissée par celui qui marchoit devant moi. Nous avions de la neige jusqu'aux genoux; la fatigue étoit grande; mais j'eus le bonheur d'y devenir comme insensible.

Depuis neuf heures jusqu'à dix, nous fûmes occupés à gravir ce qu'on appelle *les Petites Montées*. C'est un mur de neige qu'on rencontre avant d'arriver au *Petit Plateau*, que nous atteignîmes non sans beaucoup de difficultés, et qu'il nous fallut traverser pour arriver au pied d'une montée encore plus escarpée, qui conduit au *Grand Plateau*. Une envie de dormir insupportable; sur nos têtes un soleil dévorant; à nos pieds un froid glacial; une difficulté de respirer qui nous déchiroit la poitrine; le mal de cœur qui m'avoit repris de plus belle; tout cela rendoit, pour moi surtout, cette dernière escalade plus pénible qu'aucune des précédentes.

Dans ce récit simple et fidèle de nos travaux, croyez,

je vous prie, que je mets de côté toute hyperbole ; je n'en ai nul besoin : et si je veux justifier le titre d'*escarpée* que je donne à telle ou telle montée, je n'ai qu'à vous décrire le procédé dont je me servois pour l'escalader. Le guide qui montoit devant moi, ne pouvant se plier assez pour me tendre la main, je saisissois, pour me hisser après lui, sa jambe pendante au niveau de ma tête, tandis que lui se tenoit ferme au moyen de son bâton profondément fixé dans la neige jusqu'à ce que j'eusse atteint le point où il étoit lui-même parvenu.

Dès que nous eûmes achevé cette escalade si pénible, nous étendîmes, d'un commun accord, nos deux ou trois havre-sacs sur la neige, et nous nous assîmes dessus pour déjeuner. Il étoit déjà onze heures, et nous n'étions pas aussi près du terme de notre voyage que nous nous étions flattés de l'être à cette heure. La neige fraîchement tombée avoit trompé notre calcul ; et nos guides qui jusque là avoient supporté la fatigue avec une constance intrépide, commençoient à laisser échapper quelques plaintes. Nous jetâmes la vue sur cette petite plaine que nous venions de laisser derrière nous, et qu'on nous dit avoir une demi-lieue de large. Le Grand Plateau, objet de nos prochains efforts, nous offroit un espace d'une lieue et demie à traverser. Sa surface presque unie et couverte de neiges éternelles, étoit parsemée d'énormes blocs de glace, et sillonnée par les débris des avalanches qui viennent à chaque instant s'y précipiter des hauteurs inaccessibles où elle est, pour ainsi dire, encaissée. Il est difficile de trouver un objet de comparaison qui donne une juste idée de l'aspect du *Grand Plateau*, et de ses environs. Cependant, figu-

rez-vous une fourmi au milieu d'une cuvette blanche.

Nous avions tout-à-fait perdu l'appétit ; nos guides mêmes ne mangeoient plus comme de robustes montagnards. Nous bûmes quelque peu de vin mêlé avec de la neige ; mais nous ne pûmes manger qu'une légère partie d'une volaille. Nous prîmes, en ce lieu, une demi-heure de repos, après quoi nous nous flattions d'arriver au sommet en trois ou quatre heures. Je demandai à Coutet, mon guide et mon conseil, si je pouvois dormir sur la neige seulement quelques minutes ; il y consentit quoique à regret ; et à l'instant même je m'endormis profondément, ayant pour lit ma grande capote, et son havre-sac pour oreiller. Au bout de dix minutes, il m'éveilla, sans quoi j'aurois pu dormir pour toujours.

Assis sur la crête de cette montée, dont l'escalade venoit de nous coûter tant et de si pénibles efforts, nous ne trouvions pas où reposer nos yeux, la vue étant de toutes parts obstruée par d'énormes amas de neige qui se projetoient autour de nous comme un vaste tombeau. Où étiez-vous alors, paisible vallée de Chamouni, dont la veille encore nous retrouvions à chaque instant le coup-d'œil enchanteur ? Ici, plus d'autre perspective qu'un désert sans bornes ; sur nos têtes un soleil brûlant ; pas la moindre trace de créature vivante ; point de bruit ; point de mouvement ;... scène étrange, mais imposante, et dont je ne pus jouir aussi long-temps que je l'aurois voulu !

Le signal du départ étoit donné ; nous n'avions pas un moment à perdre : le retard que nous avions éprouvé dérangeoit nos calculs ; et nous courions le

risque de nous trouver à notre retour surpris par la nuit au milieu de ces lieux d'horreur, ou des effroyables passages du glacier de Tacconai, et d'y attendre le jour couchés sur la neige, sans abri d'aucune espèce. A la vérité, nous ne devions plus rencontrer ni crevasses, ni excavations, ni dangers de cette nature ; mais nos forces s'épuisoient, nos éclaireurs n'en pouvoient plus, et il falloit les relever à tout moment. Nos haltes forcées devenoient de plus en plus fréquentes, la difficulté de respirer augmentant à mesure que nous avancions. Joignez à cela, mon cher ami, la réverbération du soleil et une chaleur suffocante, et vous n'aurez encore qu'une foible idée des incommodités que nous avions à souffrir : au surplus, cette chaleur, si incommode pour nous, même quand nous ne marchions pas, n'agissoit point sur le mercure : et la boule qui le contenoit fut, à mon grand étonnement, exposée au soleil sans éprouver d'effet sensible.

Quand nous eûmes traversé le *Grand Plateau*, Coutet nous fit remarquer l'endroit où ses camarades et lui avoient été ensevelis sous une avalanche tombée de la hauteur même que nous étions sur le point de gravir. Nous nous arrêtâmes un instant, saisis d'effroi ; mais bientôt nous nous mîmes à franchir en toute hâte, ce passage funeste, afin d'éviter un pareil sort *. Nous avions remarqué sur le Plateau même, les résultats d'une avalanche, qui devoit être tombée il n'y avoit pas huit jours. D'énormes morceaux de neige, répandus sur une

* Le docteur Clark ayant de son côté publié une relation de notre voyage, y a fait insérer un récit de ce malheureux événement : pour n'en pas priver mes lecteurs, je prends le parti de le placer à la suite de la mienne, sans rien changer à la rédaction de mon ami. (Voyez à la fin de l'ouvrage la note n° 3).

longueur de deux milles peut-être, ne permettoient pas de douter que l'éboulement n'eût été considérable. Silence et célérité : tels furent les mots d'ordre que nous reçûmes de nos guides ; l'un étoit à coup sûr plus facile à obtenir que l'autre. Nous étions peu tentés de parler ; mais, dans l'état d'épuisement où la fatigue nous avoit réduits, il nous étoit désormais impossible de hâter notre marche.

Aussi prîmes-nous le parti de nous diriger obliquement jusqu'au pied des *Rochers Rouges*, et de tourner ce roc sauvage, qui nous parut horriblement escarpé. Au moyen de quelques détours, nous le laissâmes à notre main gauche, et nous gagnâmes une vallée qui conduit aux *Petits Mulets* : c'est le nom qu'on donne à un groupe de deux ou trois pics de granit, dont on apperçoit de là les sommités, mais où nous ne pouvions arriver avant une heure et demie. Nous nous arrêtâmes dix minutes seulement pour prendre des forces et boire un verre de vin à la santé de nos amis d'en-bas. Les guides se débarrassèrent de leurs havre-sacs, et se prenant réciproquement la main, avec une effusion de cœur vraiment touchante, ils sembloient tous en ce moment avoir perdu jusqu'au souvenir de leurs fatigues.

C'étoit, je l'avouerai, sans aucune émotion, que je considérois de ce point la cîme si imposante du Mont Blanc. Cette énergie avec laquelle le voyageur jouit si délicieusement de tout ce qui s'offre à lui en parcourant les charmantes vallées de la Suisse ou de la Savoie, s'anéantit en quelque sorte à cette prodigieuse élévation. Ces changemens de température qui se suivent de si près, en énervant le physique, ont affaissé le moral ; et l'âme

reste, pour ainsi dire, vaincue par une fatigue qui semble au-dessus des forces humaines. Cependant, tout exténués, tout foibles que nous étions, il ne nous vint pas une seule fois à la pensée d'abandonner notre entreprise.

Le docteur Clark avec deux guides, marchoit en tête. Je le suivois, assisté de Coutet et de Pierre Simon. C'étoit alors surtout que leur secours devenoit indispensable pour gravir un énorme cône de glace sur lequel on trouvoit à peine quelque peu de neige pour se retenir, et dont la pente étoit si droite, que nous avions le visage presque collé à sa surface.

A mesure que nous nous élevions, le vent devenoit plus âpre. Nous nous étions enveloppé les oreilles et le menton avec des mouchoirs, et Coutet, boutonnant jusqu'en haut sa veste de montagnard, me répétoit, de temps en temps par forme de consolation : *Nous y serons tout-à-l'heure*. Simon, mon autre guide, n'avoit jamais été au sommet du Mont Blanc, et, bien qu'il eût conservé son énergie et sa présence d'esprit, il se plaignoit de souffrir beaucoup des yeux.

J'ai oublié de vous dire que, non loin des *Petits Mulets*, nous avions fait lever, tout près nous, deux oiseaux. Nos guides nous dirent que c'étoient des corneilles ; mais j'ai cru y reconnoître ce que Buffon appelle *le Choquart des Alpes*, et Linné *Corvus Pyrrocorax*. Cet animal vit au milieu des neiges éternelles : on le rencontre rarement sur les hauteurs du Jura. Il se nourrit de baies, de fruits sauvages, et d'insectes qu'il va chercher sur le bord des neiges.

Enfin, à trois heures deux ou trois minutes, nous atteignîmes le but de tant d'efforts, et Coutet de s'écrier :

Nous voici au sommet du Mont Blanc! A l'aspect de cet univers de montagnes qu'on apperçoit alors de toutes parts, à peine pouvois-je me figurer où j'étois. Je restai confondu, sans mouvement, sur le bord de l'abîme, comme Satan, glacé d'effroi, s'arrêta sur les confins du monde.

« On the bare outside of this world,
» Uncertain which in ocean or in air! »

MILTON.

Nous nous hâtâmes de suspendre, au moyen de trois bâtons disposés en triangle, le baromètre et le thermomètre au point milieu de cette sommité. Il étoit, à ma montre, trois heures cinq minutes. Ainsi, le 26 août 1825, à trois heures du soir, le baromètre marquoit, sur le sommet du Mont Blanc, 15 pouces 9 lignes et 1 dixième. La veille, quand nous sortîmes de chez Coutet, il étoit à 25 pouces 1 ligne et un dixième. Le thermomètre marquoit trois quarts de degré au-dessous de zéro, Réaumur. Après que nous eûmes pris note de ces observations, Coutet nous indiqua les objets les plus dignes d'attention parmi ceux qu'on pouvoit distinguer de ce point le plus élevé de notre hémisphère.

Un peu après trois heures, le soleil étant au sud-ouest, cet astre nous interceptoit entièrement la vue dans la direction de Genève et du Jura, qui d'ailleurs bornoit notre horizon de ce côté. Il nous fut impossible de découvrir *Langres*, quoiqu'on prétende que de cette ville, la plus élevée de France, on distingue la chaîne des Alpes. A l'opposite, ou de l'autre côté de la montagne, la chaîne des Apennins se déployoit dans une étendue immense. On nous indiqua la situation de Milan et de Turin. Quant à la possibilité d'apercevoir la Méditerra-

née dans la direction de Gênes, nous avions le désir et l'espoir de la vérifier ; mais malgré tous nos efforts, notre attente fut entièrement trompée : et je dois convenir que rien de semblable ne s'est offert à notre vue.

Du côté de la Suisse, le Jung-Frau, non loin de Grindelwald et de Lauterbrun, élevoit son front virginal ; le Mont Buet, les Diablerets, le Ghemmi et le Saint-Gothard se groupoient devant nous, et s'offroient à nos yeux comme un immense panorama. Plus à l'est et presque à notre niveau, s'offroit la tête altière de ce Mont-Rosa qui semble disputer au Mont Blanc l'empire des nuages. A nos pieds, la vallée de Chamouni, dont le village même nous apparut au bout du télescope ; le couvent du Grand Saint-Bernard se cachoit au milieu d'un groupe de montagnes : les diverses projections qui hérissent les flancs du Mont Blanc ne nous laissoient voir qu'une petite portion de l'Allée Blanche, et nous déroboient tout-à-fait une infinité de détails trop rapprochés des pieds, ou situés sur les flancs du Géant dont nous venions de triompher.

Le temps étoit d'une sérénité parfaite ; et non-seulement nous n'avions point de nuages au-dessus de nos têtes ; mais à peine pourrois-je donner ce nom à quelques vapeurs légères qui flottoient au-dessous de nous, sur quelques chaînes de montagnes, et vers les Apennins.

Coutet vouloit à toute force me faire voir une étoile : mais, ou il s'abusoit lui-même, ou ses yeux étoient meilleurs que les miens. Je passai à l'extrémité du sommet, et j'apperçus de ce côté les Alpes maritimes, dont la chaîne se montroit bien distinctement.

Le sommet du Mont Blanc a deux cents pas de longueur, presque de plain-pied. Quant à sa largeur, il est impossible de la mesurer juste, la pente latérale commençant au milieu même de la sommité : en sorte qu'il n'y a pas moyen d'assigner ni commencement, ni fin, ni largeur à ce plateau tout-à-fait en dos d'âne. Ce sommet ne nous a point du tout paru avoir, comme on l'a dit, la figure d'un triangle; mais ce n'est pas une raison pour croire qu'il ne l'ait jamais eue. Pendant les tourmentes de l'hiver, les tourbillons de neige mouvante qui parcourent sa surface peuvent, en moins de vingt-quatre heures, en changer totalement la forme qui, circulaire aujourd'hui, peut dès demain devenir triangulaire. Rien de plus connu des voyageurs que les changemens de configuration produits par ces sortes de tourbillons dans les vallées qui y sont exposées.

A cette élévation, 2460 toises au-dessus du niveau de la mer, tous les objets qu'on a en perspective, si l'on excepte les principales montagnes, non-seulement se rapetissent à la vue, mais se montrent tellement en raccourci, qu'on a de la peine à les reconnoître, tant la forme et le caractère en paroissent changés. La belle Aiguille du Midi et celle des Charmos, qui toutes deux font à Chamouni l'admiration des étrangers, se trouvent là en quelque sorte perdues dans l'immensité de la perspective. Je dois à la vérité de dire que pas un seul objet n'est distinct : la vue ne saisit que les masses; les distances disparoissent, et avec elles la possibilité de rien distinguer.

Pendant notre séjour sur le sommet du Mont Blanc, je me sentois d'une légéreté extraordinaire, et ceux de

mes compagnons, à qui je communiquai ce que j'éprouvois à cet égard, m'assurèrent que la même chose se passoit en eux. Il me sembloit que mes pieds ne touchoient point le sol et qu'on auroit pu passer une lame de couteau entre la semelle de mes souliers et la neige sur laquelle je marchois. J'ai depuis parlé de cette singulière sensation au docteur Ebel de Zurich, et à quelques autres personnes que je croyois capables de me l'expliquer; mais aucun de leurs raisonnemens ne m'a satisfait. Je n'aurai pas la témérité de vouloir, après eux, assigner une cause quelconque à ce phénomème; je me contente de vous en attester la réalité et de le livrer à votre méditation : puisse-t-il vous sembler digne d'occuper, quelques instans, vos studieux loisirs *!

L'effet de la raréfaction de l'air n'étoit plus pour nous aussi pénible qu'il nous l'avoit semblé lors de notre laborieux passage à travers les neiges molles du glacier de *Tacconai*, ou sur les montées si rapides et si fatigantes que nous eûmes à gravir pendant les dix heures de marche qui suivirent notre départ des *Grands Mulets*.

Il ne m'a pas paru que les sens, l'ouïe même, qui là n'a guère à s'exercer, y souffrissent aucune altération; mais les facultés morales y baissent sensiblement. La couleur du ciel y est d'un bleu indigo extraordinairement foncé; et cette teinte, tirant sur le noir, est un des phénomènes dont nous fûmes le plus frappés. Placés, comme nous l'étions, au-dessus de la région des nuages, et dominant cette atmosphère épaisse qui règne à une certaine hauteur au-dessus de la surface de la

* N'est-ce point assez de la raréfaction de l'air jointe à une diminution dans la hauteur de la colonne que chacun de nous doit en supporter? (*Note du traducteur.*)

terre, nous ne devions pas nous étonner de trouver le ciel plus pur; mais ce noir océan, cet espace infini rendoit en quelque sorte sensible pour nous l'idée vague et abstraite de l'immensité.

Après avoir observé les principaux points où la vue peut atteindre, nous visitâmes de nouveau nos instrumens météorologiques. Le baromètre n'avoit pas varié du tout, et le thermomètre fort peu; le mercure étant tombé un peu au-dessous du point qu'il marquoit au moment de notre arrivée sur le sommet, c'est-à-dire, trois quarts de degré au-dessous de zéro.

Cependant le vent, qui nous venoit du sud-ouest, commençoit à fraîchir, et Coutet déclara qu'il falloit songer au départ.

La neige qui voloit des montagnes voisines, passoit rapidement et sans s'arrêter, sur la surface où nous étions, à la hauteur de nos genoux; mais rencontrant sans cesse nos jambes, elle n'eût pas tardé à s'accumuler sur ces points de résistance, ce qui auroit fini par devenir fort gênant pour nous.

Je vous ai dit que nous avions mis dix heures à venir des Grands Mulets; et pourtant la moitié de ce temps alloit nous suffire pour effectuer notre retour. Déjà le jour baissoit, et le moindre retard nous exposoit à traverser de nuit le dangereux glacier de Tacconai, ou à coucher sur la neige, sans aucune espèce d'abri. Les injonctions de nos guides devinrent tout-à-fait positives; et il fallut, quoiqu'à regret, se résoudre à obéir. Nous jetâmes rapidement un dernier coup-d'œil sur l'ensemble de cet immense panorama, cherchant à fixer dans notre esprit le tableau imposant qui se dérouloit autour de nous.

Que n'aurois-je pas donné alors, pour que, sans courir les mêmes dangers, sans souffrir les mêmes peines, un ami tel que vous se trouvât tout-à-coup à mes côtés, partageant avec moi la jouissance de cette scène à la fois épouvantable et sublime ?

« Partager ses plaisirs n'est-ce pas les doubler ? »

Peut-être pensez-vous, comme tant d'autres, que toutes les solitudes se ressemblent, et que la paix de vos vallons, le silence de vos forêts peuvent vous donner une idée de ces déserts. Si cela est, détrompez-vous. L'horreur de ces lieux sauvages imprime à l'âme un degré d'exaltation dont rien ne vient la distraire. Il y a dans ces régions solitaires, quelque chose d'immense, de sauvage, de formidable, qui plonge l'imagination dans un vague inconnu au paisible témoin de scènes non moins paisibles que lui, et qui, suivant les dispositions qu'il y apporte, ne semblent faites que pour rasséréner son âme, ou pour l'entretenir dans une douce mélancolie. Au-dessus de toute créature vivante, nous étions alors les seuls habitans de ces régions que le vol audacieux de l'aigle ne sauroit atteindre, où jamais le pied du chamois ne s'est aventuré, et qu'à peine quelques hommes avoient osé explorer avant nous.

Au milieu de cette nature éteinte, devenus nous-mêmes presque insensibles aux choses d'ici-bas, immobiles et silencieux, nous élancions nos regards vers un ciel pur et étincelant comme les plaines de neige que nous avions à nos pieds. Ici, l'action des passions humaines a cessé; les pensées de l'homme ne sont plus de ce monde; il oublie l'injustice de ses ennemis; en se rapprochant du firmament, son âme semble s'être

dépouillée de son enveloppe terrestre ; et, s'élançant au sein de son Créateur, il éprouve un bien être inexprimable à se sentir plus rapproché du séjour de la vérité.

Je pourrai, si vous me le permettez, vous entretenir plus au long de ce vaste sujet. En attendant ce bonheur, je vais vous décrire en peu de mots notre manière de voyager en descendant. Vous verrez combien elle diffère de celle dont nous avions usé en montant.

En approchant de la pente qui conduit aux Petits Mulets, Coutet me dit qu'il ne seroit pas prudent de la descendre sur nos pieds. J'appris alors que la méthode usitée pour descendre ces montagnes, consistoit à s'asseoir sur la glace, entre deux guides assis comme vous, et à se laisser ainsi glisser jusqu'en bas avec eux. Par ce moyen, quelques minutes devoient nous suffire pour descendre ce que nous avions mis une heure et demie à monter. Je me résignai à ce nouveau mode de voyager, malgré tout ce qu'il me sembloit avoir de périlleux : mais je dois dire que l'adresse des guides à diriger la glissade ou *ramasse*, en modérant sa vitesse, au moyen de leurs bâtons ferrés, semble éloigner tout danger. La première fois que nous descendîmes de la sorte, je ne pus me défendre de jeter les yeux une ou deux fois sur les précipices que nous avions à notre droite, et il me vint à l'esprit que, si, dans notre course, nous nous trouvions par malheur entraînés de ce côté, nous irions à l'instant rendre une visite, à coup sûr inattendue, aux bons moines de Saint-Bernard.

Arrivés aux Petits Mulets, je priai Coutet de me donner quelques minutes, pour contempler encore une

fois le front sourcilleux du Mont-Blanc. Après une légère pause, je détachai du point le plus élevé de ce sommet, quelques morceaux de granit que j'emportai, et nous nous remîmes en marche.

Le Grand Plateau, auquel on donne, comme je l'ai dit, une lieue et demie de largeur, n'étoit rien moins qu'agréable à traverser, pour des voyageurs déjà exténués de fatigue. Nous n'avions presque pris aucune nourriture pendant toute cette journée. Quant à moi, une petite partie des figues et des raisins de Coutet m'avoit suffi : nos sept guides n'avoient mangé que la moitié d'un pain de trois livres, avec deux misérables poulets, ce qui, dans leurs expéditions ordinaires, auroit à peine suffi pour le repas de l'un d'eux. Notre consommation en vin n'avoit pas été au de-là de trois bouteilles. Après avoir mis à traverser le Grand Plateau une heure et demie, à raison des neiges épaisses qui en couvroient la surface, nous fîmes une halte de quelques minutes, pour aviser au meilleur moyen de descendre l'escarpement qui, dans ce sens, précède les *Grandes Montées* et dont j'ai essayé de vous donner une idée, en vous expliquant comment nous nous y étions pris pour l'escalader. Ici, la ramasse paroissoit impraticable : Ce talus, quand nous l'escaladâmes, avoit été amolli par le soleil de midi ; mais en l'absence du soleil, un vent froid l'avoit bientôt fait regeler; en sorte qu'il étoit devenu glissant comme du verre, et extrêmement dangereux à descendre. Il falloit pourtant prendre un parti, car nous ne pouvions songer à passer la nuit en ce lieu, sans vivres, sans feu et sans vêtemens convenables. Nous nous décidâmes donc à descendre avec les plus grandes précautions, en

posant le pied dans les trous que nous avions pratiqués le matin, pour nous en faire un escalier. Attachés les uns aux autres par des cordes, nous nous traînions péniblement à plat-ventre, en usant de tout le soin possible pour ne pas glisser, car la chûte de l'un de nous auroit mis nécessairement tous les autres dans le plus grand danger; ce talus étant deux fois aussi élevé que le clocher de Saint-Paul de Londres. J'avois à peine descendu cent à cent-cinquante pas, que le pied me manqua, et je tombai, en entraînant dans ma chûte la neige qui rouloit avec moi, jusqu'à ce que, les cordes auxquelles j'étois attaché venant à se tendre, je me trouvai retenu et demeurai suspendu sur l'abîme. Alors Coutet me cria : *Ne bougez pas, Monsieur, ne faites pas le moindre mouvement*. Dans la position où j'étois, il falloit plus que de la docilité pour obéir à ce commandement : je me résignai cependant et me tins immobile; mais quelles ne furent pas mes angoisses, jusqu'au moment où, par la direction que Coutet donnoit à mes efforts, je parvins à fixer mes talons dans la neige, et à me relever un peu, tandis que deux autres guides me hissant avec les cordes aux quelles j'étois attaché, s'efforçoient de me replacer dans le chemin dont je m'étois écarté en tombant?... A force d'enfoncer mes pieds dans la neige, ils s'étoient mis en contact avec la glace, et glissoient à chaque instant, ce qui rendoit mes efforts tout-à-fait inutiles. Cependant, après avoir rassemblé toute l'énergie dont j'étois capable et avec le secours des guides, je me tirai enfin de ce mauvais pas; mais il me fallut quelque temps pour me remettre du trouble que j'avois éprouvé en me voyant ainsi suspendu et ballotté immé-

diatement au-dessus d'un précipice, et dans le doute du succès de cette manœuvre.

Deux ou trois *ramasses* non moins divertissantes que la première nous ramenèrent en peu de temps au *Petit Plateau* que nous traversâmes assez rapidement, malgré notre lassitude ; après quoi, nous eûmes à descendre les *Petites Montées*, mais comme elles ne sont pas à beaucoup près aussi roides et aussi hautes que les *grandes*, nous nous assîmes sur la neige, et en un clin d'œil, nous fûmes en bas. Cette manière de descendre est à la fois commode et agréable. Je ne connois point par expérience l'exercice des montagnes russes, récemment fort en vogue aux environs de Paris, mais j'imagine que ce doit être une image de celui que je viens de décrire. Ici, nous eûmes le plaisir de voir tomber deux ou trois avalanches considérables; je dis le plaisir, parce que, par rapport à nous, elles prirent fort heureusement une direction oblique qui nous permit d'en demeurer tranquilles spectateurs. Les avalanches qui se précipitent immédiatement du sommet des montagnes dans le fond de la vallée, tombent avec un fracas que je ne puis mieux comparer qu'au coup de tonnerre le plus épouvantable. Celles qui glissent le long des pentes garnies de neige, font moins de bruit en tombant ; mais elles font voler au loin un nuage de poussière blanche qui indique leur marche, et produit un effet admirable.

Lorsque nous arrivâmes au bas du glacier de Tacconai, il étoit près de six heures, et déja le jour étoit sur son déclin. Il nous restoit à franchir une crevasse d'une profondeur effrayante, mais que nous n'aurions pu éviter qu'au moyen d'un détour considérable ; et nous n'a-

vions pas de temps à perdre ; il ne falloit pas non plus songer à y descendre ; car, indépendamment de sa profondeur, elle contenoit de l'eau qui ne paraissoit pas assez gelée pour nous porter. Décidés à la franchir, nous ne pouvions le faire qu'à l'aide de nos bâtons qui heureusement se trouvèrent assez longs. Nous en couchâmes quatre ou cinq sur l'ouverture, et ce fut là le pont sur lequel nous devions passer tour-à-tour, préalablement attachés avec des cordes. Les premiers guides, débarassés de leurs havre-sacs qu'ils avoient jetés sur l'autre bord, passèrent sans accident. Nous les suivîmes sur ce *pont* dont la solidité étoit d'autant moins rassurante, que les bâtons qui le formoient, glacés comme nos souliers mêmes, étoient par conséquent aussi glissans qu'eux. Or, vous saurez qu'ayant, dans le cours de notre marche, essayé à plusieurs reprises, de piquer le dessus de mon soulier avec la pointe de fer qui terminoit mon bâton, je n'avois pu parvenir à y pénétrer, et je l'avois trouvé aussi dur qu'un sabot. A présent, mon très-cher, convenez qu'il y a une sorte de mérite à passer là-dessus sans broncher, ce qui est néanmoins fort important, car le premier faux pas seroit aussi le dernier. Nous nous en tirâmes tous avec un égal bonheur, et nous eûmes bientôt gagné *les Grands Mulets*, où nous reprîmes notre gîte de la veille. Il étoit alors près de sept heures du soir : ainsi, nous étions descendus en un peu plus de quatre heures, quoiqu'il nous en eût fallu dix pour monter, tant la *ramasse* est expéditive!... Nous dressâmes notre tente contre le roc, ainsi que nous l'avions fait la veille; et laissant à nos guides le soin de faire du feu, de préparer leur souper etc., nous nous

mîmes à dormir d'un profond sommeil. Notre provision de bois étoit épuisée ; mais notre échelle, désormais inutile, fut bientôt mise en pièce, et ses débris même nous rendirent ainsi un dernier service.

Il me reste encore à vous entretenir de notre retour à *Chamouni* ; ce sera le sujet d'une troisième lettre. Vous avez le goût des détails, je le sais ; mais je n'en ai déjà que trop abusé, et je ne veux pas, pour le moment, mettre votre patience à une plus longue épreuve : je finis donc en me disant pour toujours, votre affectionné

M. S.

LETTRE 3.

27 août 1825.

« By the inquisitive and half-suspicious looks
» With which ye eye each other, ye do wish
» To disbelieve all ye have heard, and yet
» Ye dare not. »

« *Vous écoutez mon récit avec méfiance, et votre re- » gard inquiet et dubitatif semble me dire que vous » n'osez croire ce que vous entendez.* »

MON CHER AMI,

Vous vous rappelez sans doute le passage suivant du Childe Harold, de notre Byron, ce barde tant regretté. Il faudroit un autre pinceau que le mien pour retracer des souvenirs avec la vérité qui respire dans cette brûlante peinture :

« What palaces of Nature! whose vast walls
» Have pinnacled in clouds their snowy scalps,
» And throned Eternity in icy halls
» Of cold sublimity, where forms and falls
» The Avalanche, the thunderbolt of Snow!
» All that expands the spirits, yet appals,
» Gathers around their summit, as to show
» How earth may pierce to heaven, yet leave
» Vain man below! »

« *Quels sont ces palais de la nature dont les vastes » remparts portent jusqu'au sein des nues leurs créneaux » blanchis?*

» *Sublimes palais de glace éternelle où se forme la* » *redoutable avalanche, cette foudre de neige. Tout ce* » *qui terrifie, tout ce qui agrandit l'âme se réunit au-* » *tour de ces cîmes imposantes, comme pour montrer* » *jusqu'à quel point la terre peut s'approcher des cieux,* » *et laisser à ses pieds l'orgueil de l'homme.* »

Je vous ai dit dans ma dernière lettre, qu'aussitôt notre retour aux Grands Mulets, le soir du second jour, nous nous étions blottis sous notre couverture et endormis à l'instant même ; mais nos guides toujours vigilans, ne voulurent pas nous laisser dormir long-temps, de crainte qu'après un exercice aussi fatigant, nos membres saisis par le froid, ne demeurâssent paralysés pour toujours.

Il fallut donc, au bout d'un quart d'heure, souffrir d'être arrachés à ce sommeil délicieux, et prendre notre part du souper que les guides avoient préparé. Quelques tranches de mouton grillé me parurent le plus exquis de tous les mets ; et le peu de sommeil que je venois de goûter, sembloit avoir compensé, pour moi, les fatigues et les périls de cette pénible journée. Ma respiration redevenoit plus libre ; mes maux de cœur avoient disparu ; et je ne ressentois plus guère d'autre incommodité que celle de l'enflure et de l'inflammation qui nous étoient survenues au visage. J'avois aussi les poignets fort enflés et très-douloureux, ce que j'attribuai à l'usage continuel du bâton qui nous servoit de support.

Le sourire du contentement régnoit sur la figure de nos guides assis en rond autour d'un bon feu ; et jamais

le joyeux Falstaff * ne vida sa coupe avec une gaîté plus franche, que celle dont nous assaisonâmes notre casserole de vin chaud.

Les derniers rayons du soleil avoient disparu de notre palais aérien, mais ils éclairoient encore les sommités du Mont Blanc;

« It stood before us
» A mount of snow fretted with golden pinnacles. »

« *Il apparoissoit devant nous comme une montagne* » *de neige couronnée d'or.* »

Nous dressâmes de nouveau notre chétive tente, et nous prîmes toutes les précautions imaginables contre le froid de la nuit. Le docteur Clark voulut que tous les guides couchâssent comme nous sous la tente : il redoutoit pour eux, et avec raison, le contact immédiat de l'air glacé de la nuit, après l'exercice violent qu'ils venoient de prendre. Ils se couchèrent donc, les uns en long, les autres en large, celui-ci dans un sens, celui-là dans un autre, de telle sorte que bras et jambes étendus pêle-mêle, sembloient se disputer l'endroit le plus *confortable*. Nous ne tardâmes pas à nous endormir; mais de temps à autre, nous étions réveillés par le tonnerre des avalanches. La lune étoit dans son plein, l'air parfaitement calme, et, comme durant la première nuit, le silence le plus absolu régnoit autour de nous. Tout enfin se passa de la même manière, sinon que notre sommeil fût cette fois plus profond.

Le samedi, 27 août, nous nous levâmes à cinq heures du matin : toutefois, nous ne nous pressâmes

* Falstaff, personnage d'une comédie de Shakespeare, intitulée, *Merry Wives of Windsor.*

(*Note du traducteur.*)

pas de quitter notre gîte ; sept à huit heures devant nous suffire pour nous rendre à Chamouni.

Les restes de notre échelle nous servirent encore à faire du feu, et nous déjeunâmes : après quoi nous parcourûmes les diverses parties des Grands Mulets, dans l'espoir d'y trouver quelques *Lichens* ou minéraux. Bien qu'il soit reconnu que la végétation cesse ordinairement à la hauteur de mille toises, je trouvai pourtant en cet endroit une plante en fleur: M. de Jeussieu la nomme *Phyteuma Hemisphœrica*. C'est une plante très-rare même sur les Hautes-Alpes.

Les guides furent assez heureux pour remplir leurs havre-sacs devenus presque vides, avec différens minéraux ou autres objets de curiosité qu'ils vendent aux amateurs, dans les cabinets d'histoire naturelle qu'ils ont à Chamouni, et parmi lesquels on peut citer celui de Coutet comme le plus curieux, et le plus riche en productions des Hautes-Alpes. Ces objets y sont vraiment plutôt donnés que vendus, si l'on considère les dangers et les fatigues qu'ils ont coûtés à ces hommes intrépides. Pour moi, j'étois effrayé de les voir circulant autour de ce rocher, y explorer chaque pierre, sans paroître s'apercevoir du précipice affreux sur lequel ils étoient comme suspendus. Il leur étoit quelquefois arrivé d'y trouver des souris : j'aurois bien désiré en rapporter moi-même quelque objet de curiosité.

Une souris, par exemple, trouvée dans un tel lieu, eût été un objet aussi curieux, aussi intéressant que les araignées de De Luc*.

* Le savant Génevois De Luc avoit dans son cabinet de travail, à Windsor, des araignées tellement privées, qu'elles arrivoient, sur sa table, au bruit de son sifflet, pour y prendre leur nourriture.

(*Note du traducteur.*)

Il étoit sept heures du matin lorsque nous quittâmes les Grands Mulets; nous fîmes, pour jamais vraisemblablement, nos adieux à ce rocher hospitalier, et par une descente fort raboteuse, nous atteignîmes le glacier des Bossons. Je vous épargne le récit de nos glissades et de nos chûtes fréquentes sur la glace.

Nous ne suivîmes pas le même chemin qu'en allant; nous cotoyâmes de plus près l'Aiguille du Midi, et nous rencontrâmes moins de fissures et de crevasses que la veille. Nous vîmes sur la surface du glacier plusieurs blocs de granit et de glace dont quelques-uns n'avoient pas moins de vingt pieds de haut, et qui, sans doute, comme ces masses de granit dont j'ai déjà parlé, sont, dans une longue suite d'années, descendus jusqu'ici des hauteurs du Mont Blanc. C'est, d'une part, la chûte de ces fragmens de roc, et de l'autre, celle des avalanches ou éboulemens, qui occasionne dans ces hautes régions, les détonations que nous n'avions cessé d'entendre le jour et la nuit.

Le vent commençoit à s'élever, et nos guides nous assurèrent qu'il souffloit assez fort sur la cîme du Mont Blanc pour qu'il fût impossible de s'y aventurer en ce moment. On voyoit effectivement de légers nuages y passer avec une grande rapidité.

Sans doute, nous devions attribuer en grande partie le succès de notre entreprise au temps qui l'a constamment favorisée. Point de brouillard, point de vent, pas le moindre changement dans l'air, rien enfin qui pût contrarier notre projet.

Il étoit tout près de midi lorsque nous touchâmes enfin la terre-ferme, après avoir, pendant quatre à cinq heures, exploré tout à loisir les merveilles de

l'Océan glacé des Bossons : et ce fut avec un sentiment de plaisir sans doute, mais aussi de regret, que nous le quittâmes pour n'y plus revenir.

Non loin de la *Pierre de l'Échelle*, nous passâmes parmi les débris d'une avalanche considérable tombée depuis notre passage de la veille, à l'endroit même où nos guides nous avoient recommandé de marcher en silence et le plus lestement possible. L'orsqu'on est surpris au milieu de ces montagnes par un de ces éboulemens de glace ou de neige, la rapidité du torrent ne laisse aucun espoir de salut sur un terrain où la fuite même est impossible.

Arrivés à la *Pierre de l'Échelle*, nous mangeâmes notre dernier morceau, et nous bûmes notre dernière bouteille de vin, non sans élever et agiter de temps en temps nos chapeaux en signe de victoire. Nous nous félicitions à l'envi, et réciproquement, d'avoir triomphé de tant d'obstacles et de dangers, et d'être enfin revenus sains et saufs de cette visite que nous avions osé faire au *Monarque des Alpes*.

Nous fîmes, en cet endroit, une pause d'une heure, dont la plus grande partie se passa en plaisanteries réciproques sur les faux pas de chacun de nous; et j'en eu ma bonne part, comme vous le pensez bien. Depuis que nous avions quitté la froide atmosphère des glaciers, la chaleur nous sembloit étouffante et,

— « This temple
» In undisturbed and lone serenity,
» Finding iself a solemn sanctuary
» In the profound of heaven. »

« *Ce temple paisible et solitaire dont le sanctuaire* » *auguste n'avoit d'autre voûte que la profondeur des cieux,* » *étoit pour nous véritablement un lieu de délices.* »

Nous entendîmes alors le premier son venant d'en bas, c'étoit le mugissement de l'Arve qui se précipite dans la vallée ; le soleil de midi doroit de ses rayons la flèche déliée du clocher de Chamouni ; à nos pieds nous appercevions quelque chose qui donnoit l'idée d'une terre habitée. Comme nous tournions la pointe d'un rocher qui conduit à la *Pierre Pointue*, je fus singulièrement frappé de l'apparition d'une chèvre qui broutoit solitairement au-dessus de nos têtes, et sembloit nous saluer de son cri plaintif : Cet incident qui n'est rien en lui-même, n'étoit pas indifférent pour des gens dont les oreilles n'avoient, pendant deux jours, été frappées que du bruit sinistre des avalanches.

Nous dépassâmes promptement la *Pierre Pointue*, et descendîmes avec rapidité vers le *chalet de la Part*, croyant bien y trouver notre jeune hôtesse, et lui faire part du succès de ses vœux pour notre heureux retour; mais elle étoit absente en ce moment.

Déjà le flanc de la montagne nous offroit en foule de forts jolies fleurs ; j'en fis une ample moisson, et je les conserve comme des reliques. Le Rhododendron, surtout, y étoit fort abondant, et nous en emportâmes plusieurs rameaux, en mémoire de notre expédition.

Le chemin qui nous restoit encore à faire étoit long et fatigant. La grande quantité de pierres brisées répandue le long du sentier, le rendoit très-scabreux, surtout à raison de sa rapidité. L'ardeur du soleil étoit insupportable ; et cette course nous sembla l'une des plus pénibles que nous eûssions encore faites.

Il étoit une heure lorsque nous aperçûmes sous l'om-

brage d'un immense sapin, deux ou trois personnes ayant devant elles une nappe étendue sur l'herbe, et qui paroissoient faire les préparatifs d'un repas champêtre. A l'élévation où nous nous trouvions encore, nous ne pouvions pas présumer que ce fussent des promeneurs de Chamouni, et nous nous épuisions en conjectures à ce sujet, lorsqu'en approchant davantage, nous entendîmes nos guides s'écrier que c'étoit *Maria de Mont Blanc* qui venoit nous recevoir. Eh! quelle est donc, demandais-je, cette *Maria de Mont Blanc*?... Avant qu'on eût pu me répondre, elle-même s'avança à notre rencontre, et nous invita à partager son repas. Sur une nappe blanche, fort propre, nous vîmes une sébile pleine de lait, une grande cruche remplie de crême, et d'excellent pain bis.

Nous nous assîmes sur un tapis de verdure, autour de ce festin inattendu, et nous priâmes *Maria* de nous raconter son histoire; ce qu'elle fit assez longuement; mais je n'en retracerai ici, que ce qui se rattache à l'objet de ma lettre.

Maria est connue dans toute la vallée sous le nom pompeux de *Maria de Mont Blanc*, et voici pourquoi: lorsqu'elle n'avoit encore que vingt ans, l'ardeur de la jeunesse, jointe à un goût naturel pour les scènes de montagnes, lui fit suivre une compagnie de guides qui exploroient, pour leur propre amusement, les passages les moins fréquentés, ou même tout-à-fait inconnus, qui pouvoient conduire au sommet du Mont Blanc. Maria partit gaîment avec eux, et supporta longtemps les mêmes fatigues, avec un courage au-dessus de son sexe. Mais lorsqu'ils eurent traversé le Grand Pla-

teau, et qu'il fallut gravir les rochers rouges, les forces abandonnèrent la pauvre Maria, et il lui devint impossible d'aller plus loin. Ses facultés morales n'avoient cependant rien perdu de leur énergie. Ses compagnons avoient trop bon cœur pour l'abandonner, et trop de résolution pour renoncer à leur entreprise.

Pleins d'admiration pour le courage qu'elle avoit montré et qu'elle montroit encore, ils jurèrent que Maria seroit la première femme qui eût atteint la cîme du Mont Blanc. Aussitôt, ils s'emparèrent d'elle, et avec des efforts inouïs, la portèrent, en effet, jusque sur le point le plus élevé de l'Europe. Elle eut le bonheur d'en descendre saine et sauve, et depuis elle a toujours porté le nom de *Maria de Mont Blanc*. Il y a plus d'un titre qu'on ne justifîroit pas aussi bien.

L'ascension de Maria est un fait dont personne ne doute dans le pays; et elle est, on peut le dire, beaucoup mieux établie dans l'opinion que celle de M. Meyer, d'Aarau, au sommet du Jung-Frau*.

* Le *Jung-Frau* (en allemand, *Vierge*), s'appelle ainsi, parce que personne, jusqu'à présent, n'a pu vaincre les difficultés qui en défendent le sommet. Quant à l'ascension de M. Meyer, les opinions sont partagées: les uns y croient fermement, les autres la révoquent en doute. On va même jusqu'à dire que, depuis sa mort, elle a été démentie par le guide qui l'accompagnoit. Le docteur Ebel, de Zurich, à qui j'en ai parlé, m'a paru, au contraire, tout-à-fait persuadé de la sincérité de M. Meyer.

Cette ascension doit être plus difficile que celle du Mont Blanc, à raison des murs de glace, perpendiculaires et presque insurmontables, qui semblent défier les plus hardis chasseurs de chamois.

On rencontre cette montagne au-delà du glacier situé entre le Shreck-Horn et l'Eiger, qui eux-mêmes, aussi bien que le Wetter-Horn et le *Moine*, ont également résisté, jusqu'ici, aux efforts des guides les plus audacieux, et des plus intrépides montagnards de l'Oberland. Leur hauteur est d'à peu près 1200 toises.

Nous avions prêté une oreille attentive au récit de cette héroïne de montagne, et partagé avec grand plaisir son champêtre repas. Elle nous assura que, depuis trois ans, elle n'avoit pas eu l'occasion d'en offrir un semblable. Cependant l'ascension de M. *Clissold* ne remonte pas à plus de trois ans. Il avoit aussi notre *Coutet* pour guide principal. Celle de M. *Jackson* eut lieu en 1823; ainsi *Maria* se trompoit dans son calcul, ou elle ne se trouva pas sur le passage de ces deux voyageurs (4). Nous prîmes congé d'elle non sans avoir convenablement payé notre écot.

Après avoir passé deux nuits dans une atmosphère de plusieurs degrés de glace, plus nous approchions de la vallée, plus nous devions trouver la chaleur insupportable. L'enflure de mon visage, et la douleur que j'y ressentois, commençoit à me donner de l'inquiétude sur les suites de cette inflammation, qui sembloit aller toujours en augmentant.

Nous continuâmes à descendre encore assez lestement pendant une heure, protégés que nous étions par l'ombrage des sapins majestueux qui bordent la montagne, et escortés par quelques amis de nos guides, qui, venus à leur rencontre, les avoient débarassés de leurs havresacs.

Coutet, le guide-chef, avoit eu l'attention d'envoyer, fort à propos, au pied de la montagne, deux mulets sur lesquels nous montâmes avec grand plaisir. Nous nous rendîmes de là, aux *Pélerins*, *chez Coutet*, notre guide, au milieu des félicitations et des complimens des habitans de ce hameau, qui s'étoient rassem-

blés pour célébrer notre *bien-venue*. Le thermomètre marquoit alors quatorze degrés (Réaumur). Nous restâmes peu de temps chez Coutet, et après une bonne demi-heure de marche, pendant laquelle nous eûmes le plaisir de voir les fenêtres de plusieurs chaumières, devant lesquelles nous passions, garnies de bonnes grosses faces qui nous sourioient de bon cœur, et d'être escortés par des groupes de jeunes gens et de vieillards, nous rentrâmes à l'hôtel de *l'Union* entre deux et trois heures après midi. Là, nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous renfermer dans notre chambre, pour y prendre quelque repos.

Il faut ici que je paye un tribut de reconnoissance au capitaine Boyce, de la marine royale, qui, bien qu'il me fût entièrement étranger lors de mon arrivée, s'est acquis sur moi, en bien peu de temps, les droits d'une vieille amitié. Il eut la complaisante attention de me baigner, pendant quelque temps, la tête dans l'eau froide, et me rendit une foule d'autres services qu'on ne sauroit attendre que de la véritable amitié : remerciez-le pour moi mille et mille fois, je vous en conjure.

Nous parûmes, à dîner, à la table d'hôte, malgré l'état pitoyable de notre face, et là, nous eûmes fort à faire pour répondre aux curieux qui vouloient apprendre de nous, jusqu'aux moindres détails de notre expédition, et tout ce que nous avions pu observer sur le *Mont Blanc* depuis sa base jusqu'à son sommet.

C'est, je me plais à le reconnoître, à la prudence, à l'habileté et aux soins prévoyans de nos guides, qu'est

dû tout le succès de notre entreprise. Leur constance à lutter contre les difficultés de tout genre, leur sang-froid dans le danger, les attentions délicates qu'ils nous prodiguèrent, pendant les trois jours que nous passâmes avec eux, m'autorisent à attester que nul ne peut, mieux que ces braves gens, mériter la confiance des étrangers qui visitent *Chamouni*; j'ose même ajouter qu'il est impossible de leur refuser toute la bienveillance due à des qualités si recommandables.

Quant au *docteur Clark*, non-seulement je lui dois tout ce qu'il peut y avoir eu d'agréable et d'heureux pour moi dans cette grande aventure; mais je dois dire en outre que, de retour à *Chamouni*, il sembloit avoir oublié le besoin de sa propre santé, pour ne s'occuper que des guides et de moi; et pourtant il n'avoit pas moins qu'un autre souffert de la chaleur, du froid et de la fatigue. Ce fut aussi à ses soins obligeans que je dus la disparition, assez prompte, des incommodités que j'avois rapportées de notre excursion : tout mon regret est de n'avoir, jusqu'ici, pu trouver l'occasion, à mon tour, de lui rendre le plus léger service.

Quoi qu'il en soit, je ne conseillerois à personne, encore moins à vous, mon ami, une ascension dont le résultat ne peut jamais avoir une importance proportionnée aux dangers qu'on y court, et qu'on y fait courir aux autres : si l'un, ou plusieurs de ceux-ci venoient à y perdre la vie, ne faudroit-il pas, en bonne conscience, que celui qui les auroit employés pourvût, jusqu'à un certain point, à l'existence de leurs femmes et de leurs enfans?... et alors, quelle charge n'en résulteroit-il pas?... Mais j'engagerois fortement

tout homme qui se sentiroit de bonnes jambes, à aller jusqu'aux *Grands Mulets*, passer une nuit sous la voûte azurée, pour revenir le lendemain coucher à *Chamouni*. Je ne vois guère plus de danger dans cette excursion, avec des guides expérimentés, qu'il n'y en a à travers la *Mer de Glace*, ou à visiter le *Jardin*; mais les merveilles de la nature y sont d'un ordre bien supérieur, et infiniment plus propre à enchanter le voyageur, que tout ce qu'il pourroit voir au *Jardin*.

Nous ne manquâmes pas d'avoir une longue conversation avec le père de notre guide, *Coutet*, qui, malgré ses quatre-vingts ans, est encore frais et dispos. Il ne paroît pas qu'il eût fait, en 1806, partie de l'expédition du docteur *Paccard*, qui, le premier, atteignit le faîte du *Mont Blanc*; mais le vieux Coutet y monta cette même année, avec deux de ses camarades, et plus tard avec M. de Saussure. Les guides étoient alors payés à raison de six francs par jour.

Napoléon ordonna, je ne sais en quelle année, qu'une croix fut élevée sur chacune des cimes du *Mont Blanc*, du *Mont-Rosa* et du *Buet*. Le vieux Coutet fut chargé de diriger les travaux relatifs à la première; et il rapporte que, bien qu'elle eût été construite et fixée avec toute la solidité possible, elle étoit à peine posée depuis quatre heures, que déjà elle n'étoit plus d'aplomb; et peu de jours après, elle avoit été renversée par les vents: effet inévitable dans ces régions élevées, où des vents contraires se rencontrent, se heurtent, et, comme nous en fûmes témoins sur le sommet du *Mont Blanc*, enlèvent dans les airs, en forme de colonne, des monceaux de neige, à une hauteur prodigieuse.

A présent, mon ami, si quelqu'un vous demandoit quelles précautions on doit prendre, quand on veut voyager sur le *Mont Blanc*, voici ce que vous pourriez lui dire : « Soyez d'abord légèrement vêtu, afin de mar-
» cher plus à l'aise; un simple gilet et une veste suffisent
» pour le haut du corps; d'autres vêtemens entraveroient
» la marche ou la rendroient plus pénible. Munissez-vous
» de deux paires de bas de laine très-forts; de souliers
» d'une épaisseur ordinaire, qui aient déjà été portés, et
» soient rompus à la forme du pied; de guêtres, non de
» cuir, mais d'une étoffe forte et chaude, et dont le sous-
» pied solidement attaché les colle exactement autour
» du pied, afin d'éviter que la neige, en s'y introduisant,
» n'y forme de petites boules de glace, de la grosseur
» d'un pois, qui deviennent très - incommodes sur le
» coude-pied. Outre le pantalon de drap que vous aurez
» sur vous, ayez-en un de rechange, attendu que dans les
» *ramasses*, on court risque de le déchirer, ou tout au
» moins de le mouiller; il est d'ailleurs fort essentiel de
» changer entièrement d'habits en arrivant au lieu où
» l'on doit passer la nuit. Un de vos guides doit être
» chargé d'une grande capotte que vous puissiez jeter
» sur vos épaules, quand il vous faudra rester en place.
» Ayez un gilet de flanelle pour la nuit seulement,
» car il faut bien se garder de le porter pendant le
» jour. Pour stationner sur le sommet, ou coucher sur
» la neige, munissez-vous d'un grand bonnet qui vous
» enveloppe les oreilles, et d'une cravatte bien étoffée
» qui puisse vous couvrir la bouche et le menton.

» Evitez de boire de l'eau-de-vie : cette liqueur ré-
» chauffe, à la vérité, pour un instant, mais elle ne sau-

» roit procurer qu'une chaleur factice, une activité » momentanée ; et cette vigueur, pour ainsi dire, arti- » ficielle est presque toujours suivie d'une foiblesse et » d'un abatement auxquels, en définitive, il n'est plus » possible de remédier. Si vous restez stationnaire, ne » fût-ce qu'un quart-d'heure, vous sentirez peut-être vos » pieds s'engourdir ; gardez-vous bien alors de les ôter » de vos souliers pour les frotter, mais frappez-les for- » tement l'un contre l'autre, sans vous arrêter à la dou- » leur qui en résulte. N'appliquez sur votre figure, ni » en montant, ni en descendant, aucune substance » grasse ; mais, de retour dans la vallée, frottez-vous » le visage en vous couchant, avec de la pommade de » concombre ; le lendemain, prenez un bain chaud dans » lequel vous aurez fait jeter huit ou dix livres de son ; et » en sortant de votre bain, vous pourrez vous raser sans » inconvénient. Si, en descendant, vous sentez le sang » se porter vivement au visage ou à la tête, appliquez- » y, aussitôt que vous serez à portée de le faire, des ser- » viettes trempées d'eau fraîche ; vous en éprouverez un » grand soulagement. »

Ces conseils, mon très-cher, sont le fruit d'une expérience acquise à mes dépens, et c'est à-peu-près tout ce que j'ai rapporté de mon expédition ; trop heureux s'ils peuvent épargner quelque incommodité à ceux qui la tenteront après nous, et à qui je souhaite de tout mon cœur un retour aussi heureux que le nôtre.

Je vous embrasse.

M. S.

NOTES.

Mais immédiatement après lui vient le Mont-Rosa (1).

(1) TABLE des points les plus élevés dans les environs de *Chamouni*.

	Toises au-dessus du niveau de la Méditerranée.
Le Mont Blanc	2462
L'Aiguille du Géant	2174
L'Aiguille Verte	2094
L'Aiguille d'Argentière	2015
L'Aiguille du Midi	2009
Grand Plateau du Mont Blanc	1995
Le Mont Buet	1578
Le Jardin	1414
Le Cramont	1401
Le Mont Joli	1368
Le Pied de l'Aiguille du Midi	1268
Le Mont Breven	1306
Le Mont Prairion	1000
Le Montanvert	954
La Croix de Flegère	954
Forclaz (sur Prairion)	765
Courmayeur	630
Le village de Chamouni	524
Le village de Saint-Gervais	408

Qui vont continuellement roulant des *Moraines* (2).

(2) Il est peut-être fort difficile de donner une idée exacte de ce que les guides entendent par ce terme de *Moraines* : j'étois sur les lieux, j'eus besoin de toute mon attention pour le bien comprendre, et l'Encyclopédie, et le Dictionnaire de l'Académie, que j'ai consultés depuis, n'en donnent qu'une description peu satisfaisante et même inexacte. Je vais essayer à mon tour d'en donner une idée à mes lecteurs.

Les Moraines sont des fragmens de roc et de granit mêlés avec du sable, du gravier, et autres choses de cette nature, qui, des plus hauts pics voisins, tombent sur le glacier, dont le mouvement insensible rejette ces matières hétérogènes sur ses deux parties latérales où elles vont former d'énormes amas de décombres, qui flanquent le glacier sur chacun de ses côtés, et semblent deux murailles destinées à lui servir d'encaissement, dans sa marche dévastatrice à travers la vallée.

Les Moraines que nous vîmes aux environs des *Pélerins*, paroissoient avoir soixante pieds de haut, et leur large base s'étendoit jusqu'à la forêt que nous traversions. Rien n'est si difficile que de gravir sur une de ces *Moraines*, à raison de ce que les matières dont elles sont formées, semblables à l'ardoise en décomposition qui couvre le versant de certaines montagnes, ne présentent qu'un appui mal assuré, glissant et presque impraticable.

Les glaciers semblent ne pouvoir s'incorporer avec aucune substance étrangère à leur nature, et l'on doit considérer les *Moraines* comme les matières hétérogènes qu'ils rejettent de leur sein, au moyen du mouvement qui leur est propre.

Afin d'éviter un pareil sort (3).

(3) Nous avions tout au plus un mille à parcourir avant d'arriver à l'endroit où eut lieu cette déplorable catastrophe : ce souvenir rembrunit à l'instant toutes les figures. Notre capitaine, *Coutet*, ainsi que le brave *Julien*, avoient, dans cette circonstance, vu la mort de bien près, et en approchant pour la première fois, depuis le fatal événement, du tombeau de leurs anciens camarades, ils ne pouvoient se défendre d'une certaine émotion. Julien nous donna une description fort claire et très circonstanciée de ce désastre, et j'écris son récit, absolument mot pour mot, tel qu'il sortit de sa bouche. Ces détails ne pourroient intéresser nos lecteurs autant qu'ils durent naturellement nous intéresser nous-mêmes dans la position où nous nous trouvions; aussi je les abrégerai autant qu'il me

sera possible de le faire, sans en rompre la suite. Voici le récit de Julien :

« Nous avions déjeuné sur *le Grand Plateau*, non loin de l'endroit où » nous venons de nous arrêter, et nous commencions à gravir la *Calotte* » du *Mont Blanc*, nom que donnent les guides à la partie supérieure de » cette montagne. Nous montions obliquement, en approchant d'un » rocher noirâtre situé au-dessus de nos têtes, et qui nous sembloit pro- » fondément encombré de neige.

» Au moment de la catastrophe, nous marchions dans l'ordre suivant : » le premier guide, en avant, étoit *Pierrre Cairriez*, le second, *Pierre Bal-* » *mat*, le troisième *Auguste Tairraz*. Ce sont les trois qui succombèrent. » J'étois le quatrième, et Marie Coutet, notre capitaine, se trouvoit tout » près de moi. Derrière nous, étoient cinq autres guides, avec le docteur » Hamel, médecin russe, et deux Anglais.

» Tout-à-coup, j'entendis comme le bruissement sourd d'un torrent » lointain; mais je n'eus pas le temps de réfléchir sur la cause de ce bruit; » l'avalanche étoit déjà sur nous. Je sentis aussitôt mes pieds glisser sous » moi; et je vis les trois premiers guides précipités sur la neige les pieds » en avant. En tombant, je m'écriai de toute ma force : *Nous sommes tous* » *perdus*. J'essayai néanmoins de me maintenir, en enfonçant mon bâton, » auquel je me cramponai, mais ce fut en vain; le poids de la neige m'en- » traîna et je fus forcé de le laisser échapper de mes mains. Je roulai alors » vers le bas comme un boulet, au milieu de cette masse de neige qui ve- » noit de se détacher.

» Au pied de ce talus étoit une vaste crevasse, vers les bords de » laquelle j'étois rapidement entraîné. Trois fois j'entrevis la lumière, » tout en roulant de la sorte; et lorsque nous fûmes tous poussés jusque » sur les bords de la crevasse, j'aperçus encore la jambe d'un de mes ca- » marades à l'instant même où il étoit précipité dans l'abîme. C'étoit sans » doute ce pauvre *Auguste*, car ce que je vis me sembla noir, et je me » rappelle que le malheureux portoit des guêtres de cette couleur. Il fut » le dernier que je vis de mes trois camarades, qui furent lancés à corps » perdu dans le gouffre, et dont on n'a jamais entendu parler depuis. J'al- » lois y être précipité comme eux, et je n'ai jamais eu qu'une idée confuse de » la manière dont j'échappai à ce malheur. Je crois pourtant que je dus la » vie à une circonstance fort singulière : le docteur *Hamel* m'avoit chargé » d'un baromètre que je portois sur le dos attaché très-fortement par une » ceinture; j'imagine qu'arrivé sur le bord de la crevasse et sur le point

» d'y être entraîné, je fus arrêté par ce long instrument, en travers du-
» quel je me trouvois comme accroché; car tout-à-coup ma ceinture se
» rompit, et j'éprouvai une sorte de bond, comme si je tombois; en sorte
» qu'au lieu de suivre mes pauvres camarades dans le gouffre qui leur sert de
» tombeau, je fus lancé au de-là et précipité dans une autre crevasse, voisine
» de celle-ci, mais déjà en partie remplie de neige, et dans laquelle je tombai
» à environ cinquante pieds de profondeur, glissant sur un lit de neige
» molle, sous laquelle je demeurai comme enseveli.

» Je suppose qu'avant d'être engloutis, nous avons roulé l'espace de
deux cents pieds; néanmoins je ne saurois, à cet égard, avoir une opi-
» nion fixe, car entre le moment où j'entendis le bruit de l'avalanche sur ma
» tête, et celui où je me trouvai gissant au fond de cet étroit abîme, il ne
» me sembla pas qu'il se fût écoulé plus d'une minute.

Une telle évaluation ne peut être que conjecturale. Coutet interrogé
à ce sujet répondit : « *J'estime que je puis avoir roulé le long du talus, de*
» *la hauteur de quatre cents pieds, et que ma chûte a été d'environ soixante.* »

Je demandai à Julien à quoi il pensoit pendant cette effroyable chûte;
il me répondit : « *Pendant que j'ai roulé, j'ai dit à moi-même, je suis perdu;*
» *adieu ma femme et mes enfans, et j'ai demandé pardon à Dieu; je n'ai*
» *rien pensé des autres.*

» Quand j'eus repris mes sens, continua le naïf Julien, je me trouvai,
» au milieu de tout cela, beaucoup mieux que je ne devois m'y attendre.
» J'étois étendu sur le dos, les pieds en haut, la tête appuyée sur une
» des parois de la crevasse; et au moyen de deux ouvertures qui se trou-
» voient au-dessus de ma tête, je n'étois pas tout-à-fait dans l'obscurité,
» et je pouvois entrevoir l'azur du ciel.

» J'étois toutefois fort inquiet de savoir si je n'avois pas quelque
» membre de cassé; mais précipité sur une masse de neige molle, je n'a-
» vois en effet éprouvé aucune fracture, et j'en avois été quitte pour me
» meurtrir horriblement, en tombant contre les murs de glace entre les-
» quels je me trouvois en ce moment. Je pensai donc et je parvins à me
» remettre sur mes pieds. En regardant en l'air, j'apperçus la main d'un
» homme qui passoit au dessus de la neige; c'étoit celle de notre capi-
» taine *Coutet*, ici présent; il étoit dans la neige jusqu'au cou; ses bras
» étoient comme garottés, et il avoit la figure aussi bleue qu'un asphixié:
» il m'appela d'une voix éteinte à son secours. Je trouvai, dans cette cre-
» vasse, un bâton qui n'étoit pas le mien, et que je ne présume pas avoir

» non plus appartenu à aucun des trois hommes qui ont péri, mais bien » à quelque autre de nos camarades. Arrivé près de *Coutet*, ce bâton me » servit à écarter la neige qui le couvroit, et je parvins à le débarasser. » Assis l'un à côté de l'autre, nous restâmes pendant une ou deux minutes » à nous regarder, sans proférer une parole, pensant bien que tous les » autres avoient péri : puis nous nous traînâmes sur la neige qui remplis- » soit une partie de la crevasse, et ce fut en montant sur la surface que » j'apperçus, au-dessus de ma tête, *David Coutet*, se lamentant et criant: » *mon pauvre frère est perdu!... Je lui dis : Non, il est ici en bas :* (*Marie* » *Coutet*, qui montoit derrière *Julien*, n'avoit pas encore pu être aperçu » de son frére.) Et moi, j'ai dit : les autres sont-ils tous là-haut? Ils ont ré- » pondu qu'il en manquoit encore trois. — Qui sont-ils ceux qui man- » quent? *Pierre Cairriez*, *Pierre Balmat*, et *Auguste Tairraz*. Nous avons » demandé si les messieurs avoient du mal; ils ont répondu que non. » Alors nos camarades nous aidèrent à monter environ quatorze pieds, » pour arriver sur la glace ferme, ou ils nous jetèrent une hachette, pour » tailler des échelons dans le mur de glace; et au moyen de leurs bâtons, » dont ils nous tendirent le bout, nous ne tardâmes pas à sortir de ce » gouffre.

» Aussitôt nous nous mîmes à la recherche des trois autres : nous son- » dâmes avec nos bâtons, nous criâmes de toutes nos forces, appelant par » son nom chacun de nos deux camarades. Nous enfonçâmes un long bâ- » ton dans la neige, et nous prêtâmes attentivement l'oreille; mais tout » fut inutile; nous n'entendîmes pas le moindre son. Deux heures furent » employées à cette pénible recherche, pendant laquelle nous faillîmes » être gelés. Le vent étoit horriblement glacial : nos bâtons étoient tout » couverts de glace, et nos souliers aussi durs que du bois. Il fallut pour- » tant nous décider à quitter ce lieu de désolation : nous descendîmes en » toute hâte, dans un morne silence, et la nuit étoit fort avancée lorsque » nous arrivâmes à l'auberge.

» Les trois hommes qui avoient péri n'étoient heureusement pas ma- » riés; mais l'infortuné Pierre Cairriez étoit un forgeron qui soutenoit » toute sa famille par son travail. »

Julien nous fit une peinture naïve et vraiment touchante de la scène de désolation dont il fut le témoin, lorsque ce malheur fut connu de leurs autres camarades. Ces braves et francs montagnards, qui savent affronter la mort avec tant d'intrépidité, immobiles et l'œil étincelant, déploroient,

d'une voix concentrée le trépas de leurs compagnons, et les malheurs qui en seroient la conséquence.

Les deux Anglais contribuèrent généreusement à secourir les familles de ces infortunés.

Le digne Siméon confirma le récit de ses frères, et me raconta tous les détails de tout ce qui s'étoit passé sous ses yeux. Il peignit avec attendrissement le désespoir de ses amis; mais il sembloit être honteux de son émotion, et s'efforçoit de nous la dérober. Cependant il ne put retenir ses larmes, lorsqu'il dit : *la mère de Pierre Balmat se désoloit ; trois mois après elle mourut.*

Voilà, en gros, tout ce que nous apprîmes de ce funeste événement, qui, au surplus, ne paroît pas avoir été causé par une avalanche proprement dite, mais par la chûte d'une partie des couches de neige récente, qui venant à glisser sur l'ancienne, balaya tout ce qui se trouvoit sur son passage.

La masse de neige mise en mouvement dans cette circonstance, fut évaluée à trois cents pieds de haut, sur deux cents de large, et glissant sur une épaisseur d'un peu plus d'un pied.

On peut voir en petit, derrière l'île de *Wight*, au de-là de *Shanklin*, le ravage et la dévastation qu'un semblable accident peut produire, lorsqu'il est causé par des éboulemens de terre; et pour le voir dans toute son horreur, c'est aux effroyables ruines de *Goldau*, en Suisse, qu'il faut aller.

(*Extrait de la relation du docteur Clark.*)

Ainsi *Maria* se trompoit dans son calcul, ou elle ne se trouva pas sur le passage de ces deux voyageurs (4).

(4) **ETAT** *des douzes ascensions au sommet du* **Mont Blanc**, *jusqu'à ce jour; avec leurs dates, et les noms des différens voyageurs qui les ont effectuées.*

Le 8 août	1786.	Le docteur Paccard et J. Balmat	— de Chamouni.
3 *id.*	1787.	M. de Saussure....................	— Genève.
9 *id.*	1787.	Le colonel Beaufroy.............	— Anglais.
5 *id.*	1788.	M. Woodley......................	— Anglais.
10 *id.*	1802.	M. le baron Doorthesen..........	— de Courlande.
		M. Forneret......................	— de Lausanne.
10 sep.e	1812.	M. Rhodas.......................	— de Hambourg.
4 août	1818.	M. le comte Matezescki.........	— Polonais.
19 juin	1819	Le docteur Rensselaer..........	— Américain.
		M. Howard.......................	— Américain.
13 août	1819.	Le capitaine Undrell............	— Anglais.
18 *id.*	1822.	M. Fréd. Clissold................	— Anglais.
4 sept.e	1823.	M. Jackson......................	— Anglais.
26 août	1825	Le docteur Edmund Clark........	— Anglais.
		Le capitaine Markham Sherwill..	— Anglais.

Cette table offre la preuve que des douze ascensions qui ont été effectuées jusqu'à ce jour au Mont Blanc, la moitié l'a été par des Anglais. Leur persévérance à traverser des deserts affreux de neige et de glace, les fatigues et les dangers qu'il leur a fallu braver pour arriver au point le plus élevé au-dessus des neiges éternelles, ont bien acquis quelques droits à l'honneur du premier rang parmi les voyageurs les plus entreprenans de l'Europe; car, bien que quelques voyageurs dans l'Amérique du Sud, se soient élevés presque aussi haut que nous au-dessus du niveau de la mer, encore est-il certain qu'ils n'ont pas rencontré d'aussi grandes difficultés que celles qu'il nous a fallù surmonter, parce que, d'abord, le point qu'ils ont atteint n'est pas aussi élevé que le Mont Blanc au-dessus des neiges éternelles; et qu'en second lieu, si l'on veut calculer de combien le continent d'Amérique situé sous l'Equateur, est plus élevé que le nôtre au-dessus du niveau de la mer, il sera facile de se convaincre qu'à partir de sa base, le Mont Blanc est de

418 toises plus haut que les montagnes les plus élevées de l'Amérique. En effet :

	Alpes Mont Blanc.	Andes Cimboraço.	Cordelières Coraçon.
Hauteur des sommets au-dessus du niveau de la mer..................................	2,462	3,220	2,470
Hauteur des continens au-dessus du niveau de la mer à défalquer..........................	254	1,700	1,700
Hauteur précise de ces diverses montagnes à partir de leur base jusqu'au sommet	1,938	1,520	770

Supposez le *Mont Blanc* et le *Coraçon* tous deux situés dans la même vallée, soit en Europe, soit en Amérique, le *Mont Blanc* s'élèvera de 1,168 toises au-dessus de cette dernière montagne, et si vous supposez le *Mont Blanc*, et le Cimboraço point le plus élevé du continent d'Amérique, pareillement à côté l'un de l'autre dans la même vallée, vous aurez encore, en faveur du Mont Blanc, une différence de 418 toises.

On sait, d'ailleurs, que les voyageurs qui ont exploré les montagnes de l'Amérique du Sud, ne purent atteindre la sommité du *Cimboraço*, et s'arrêtèrent à 2,400 toises au-dessus du niveau de la mer, et seulement à 800 toises au-dessus de la ville *de Rio-Bambo*, située dans la vallée, tandis que les explorateurs du Mont Blanc, en atteignant le sommet de cette montagne, se sont élevés à 2,460 toises au-dessus du niveau de la mer, et 1,938 toises au-dessus de la vallée de *Chamouni*.

Ainsi il est démontré que les premiers, eu égard à la hauteur de leur continent, n'ont pas atteint une aussi grande élévation que les seconds.

(N° 5)

Je joins ici copie du certificat revêtu de la signature et du cachet du Guide-chef et du Syndic des guides de *Chamouni*, qu'ils délivrèrent à chacun de nous, sans que nous l'eussions demandé.

COPIE DU CERTIFICAT.

Nous Simon Coutet, guide-chef, *présidant la compagnie des guides établie à* Chamouni, *province de Faucigny, Division de* Savoie, *Royaume de* Sardaigne; *certifions et attestons à qui il appartiendra, avoir vu nous-mêmes de notre bureau siégeant au chef-lieu de* Chamouni, *au moyen de lunettes de longue vue*, le vingt-six août courant, à trois heures dix minutes de l'après-midi, *arriver à la première sommité du* Mont Blanc, *Messieurs le Docteur* Edmund J. Clark, de Londres, *et le Capitaine* Markham Sherwill, de Fontainebleau, *accompagnés de sept guides, dont le retour très-heureux a eu lieu le lendemain, dans l'après-midi au désir de la multitude qui les a vu arriver.*

En foi de quoi; Chamouni, le 29 *août* 1825.

Signé *le Guide-chef*,

SIMON COUTET.

Le Syndic,

W. DARVIES.